

Ce travail est dédié à Rywka et Daniel SZUSTER
gazés et brûlés le 5 août 1943 à Auschwitz

Enfant caché, enfant sauvé

Qu'elle était belle ! Ma mère, ma maman !

Avec mon frère, son fils, son enfant.

Je me souviens de cet homme !

Au visage monotone !

Mais conscient de ses actes

Et qui nous laissa avec tact !

Maintenant la vie nous a réunis

Mon père, ma sœur et moi

Laissant ma maman avec toi.

Toi mon petit Daniel

Mon être frêle

Qui restera à jamais dans mon être

Et ne pourra jamais disparaître.

Fanny DUBOIS

Daniel

Du jour au lendemain, martyr tu es devenu.

Avec les vivants, tous liens ont été rompus.

Nous n'abandonnerons jamais ton visage,

Innocemment disparu malgré ton jeune âge

Et nous n'oublierons jamais le bébé,

Le petit corps meurtri que tu as été.

Clara MARTIN

Shoah

Sale décision prise à Wannsee

Hiver dans les synagogues et dans les cœurs

Organisation d'une tuerie, destruction d'un peuple

Assassiné dans les camps jusqu'à la venue des sauveurs

Hélas, des milliers d'étoiles sont tombées du ciel.

Basile IMBERT

SOMMAIRE

Introduction : genèse, déroulement et sens du projet <i>par Gilles Roumieux</i>	4-7
Avant-propos <i>par Suzanne Spiler</i>	8-9
J'avais 10 ans le 26 mars 1943 <i>partie rédigée par les élèves</i>	10-32
Entretien des élèves avec Madame Spiler	33-41
Témoignages de Madame Spiler	42-50
Des photos pour se souvenir	51-60
Des années sans étoiles <i>partie rédigée par les élèves</i>	61-80
Chronologie	81-82
Lexique	83-87
Ressources utilisées	88
Remerciements	89
Postface <i>par Gilles Roumieux</i>	90
Crédits photographiques et illustrations	90

Introduction

J'enseigne l'histoire et la géographie depuis 20 ans et je suis actuellement en poste au collège Jean Racine d'Alès. Depuis de nombreuses années, je mène des activités qui me sont chères sur les thèmes de la Résistance et de la Déportation au cours desquelles j'ai toujours eu le désir d'y associer des élèves, de les accompagner dans leur réflexion avec l'objectif pédagogique de former des esprits libres et humanistes.

Cette année avec 2 élèves de cinquième et 13 élèves de quatrième, nous nous sommes lancés dans un projet associant histoire, mémoire et citoyenneté en s'appuyant sur le témoignage d'une enfant cachée juive française pendant la Seconde Guerre mondiale.

Ce projet a pu se réaliser dans le cadre d'un atelier mémoire et a pu voir le jour avec le soutien appuyé du témoin vivant.

Quelle est la genèse de ce projet ?

Ce projet est avant tout l'histoire d'une belle rencontre qui n'aurait jamais eu lieu si je n'avais pas préparé des élèves au Concours National de la Résistance et de la Déportation. Le thème 2007/2008 à traiter était : « L'aide aux personnes persécutées et pourchassées pendant la Seconde Guerre mondiale en France : une forme de résistance. »

Pour préparer une documentation solide, je me suis nourri de lectures foisonnantes et enrichissantes. L'une d'elles, « Paroles d'étoiles, l'album des enfants cachés (1939/1945) » de Jean-Pierre Gueno et Jérôme Pecnard m'a profondément bouleversé. Des lettres d'enfants juifs à des parents déjà emportés dans la tourmente de la Shoah, des expressions teintées de tendresse, d'amour et de détresse ; des photographies avec des regards qui sont des appels au secours, tout concourait à déclencher une émotion intense qui s'est décuplée lorsque je tentais d'établir le lien avec mes propres enfants. À la fin de l'ouvrage figuraient l'adresse du Mémorial de la Shoah et le numéro de téléphone de l'Association des Enfants cachés. C'est tout naturel-

lement que j'ai pris contact avec cette dernière. Je me suis présenté, j'ai indiqué mes motivations à rencontrer un témoin de cette sombre période. Mon interlocutrice, la présidente de l'association, a noté mes coordonnées en précisant qu'une enfant cachée résidait à Nîmes non loin d'Alès, qu'elle l'informerait de mon appel et qu'elle me contacterait si elle le souhaitait. Très rapidement, Madame Spiler née Szuster m'a joint au téléphone et m'a proposé de m'adresser son témoignage écrit avant de nous rencontrer à son domicile. A la lecture de ses quelques feuillets décrivant de manière précise et rigoureuse son parcours, j'ai pris conscience de la valeur d'un tel témoignage et de son intérêt pédagogique qui s'est davantage affirmé lors de notre première rencontre. J'étais totalement submergé et abasourdi par le récit de son histoire familiale, je le ressentais profondément presque intimement. Immédiatement, j'ai été convaincu que cet héritage vivant de la mémoire devait être partagé avec des élèves afin de leur transmettre des valeurs que les programmes scolaires ne parviennent pas toujours à véhiculer. Cette réflexion s'inscrivait dans la continuité du travail que j'avais mené au cours de l'année précédente avec 4 élèves de cinquième qui avaient écrit une histoire imaginaire en 13 chapitres d'un enfant juif caché pendant l'Occupation dont le point de passage s'était situé à la Maison d'Izieu. Cette réalisation intitulée « Les étoiles ne meurent jamais » tout en respectant le contexte historique permettait une approche sensible d'une période tragique, elle représentait une piste nouvelle pour un travail de mémoire destiné à un public plus jeune, elle élargissait ses domaines d'influence à ceux de la citoyenneté et aux principes humanistes. Elle a fait l'objet d'une brochure financée par l'Office National des Anciens Combattants (ONAC) du Gard, les crédits photographiques ayant été accordés par la Maison d'Izieu, mémorial des enfants juifs exterminés. Elle a été diffusée dans tous les collèges du département et dans les écoles primaires alsaciennes, elle a été utilisée par certains enseignants comme point de départ d'une réflexion sur la solidarité.

Fort de cette expérience, j'ai décidé de présenter en fin d'année scolaire à mes classes de cinquième le parcours de cette enfant cachée encore vivante à l'aide d'un diaporama, de son témoignage

à l'INA et d'un reportage sur la France de Vichy. Déjà touchées par une leçon d'éducation civique sur le refus des discriminations, j'ai senti leur attention soutenue et leur émotion vive. Je leur ai proposé alors de mener un travail plus approfondi sur son histoire familiale dans le cadre d'un atelier mémoire dont je serais l'animateur et qui se déroulerait durant une année scolaire entière. J'ai recueilli des adhésions volontaires tout en limitant l'effectif à une quinzaine d'élèves et en leur laissant le temps de la réflexion lors des vacances d'été.

Les cadres du projet étant fixés avec les élèves, j'ai procédé de mon côté à de multiples échanges avec Madame Spiler pour avoir une connaissance précise et détaillée de tous les éléments de son parcours. À partir de ces bases, j'ai fourni un intense effort de préparation en amont afin de bâtir l'architecture et l'arborescence du travail que je comptais mener avec les élèves. Pour que s'entendent et se diffusent les notes de cette mémoire vivante, la partition devait être harmonieuse. Le compositeur était le témoin, le chef d'orchestre le professeur et les musiciens seraient les élèves.

Une rencontre associée à un partage dans l'esprit d'une réflexion sur une période qui donne l'occasion de perpétuer une mémoire et de s'interroger sur soi et sur les autres était à l'origine du projet mais de la conception à la réalisation, le chemin est souvent semé d'embûches.

Comment s'est organisé et déroulé ce projet ?

Le projet conceptualisé, venait maintenant le temps de l'organisation, du déroulement et de la réalisation. Au début de l'année scolaire, les élèves préalablement inscrits à l'atelier mémoire sont venus à plusieurs reprises et avec insistance me confirmer leur attachement à cette expérience. L'effectif était composé de 15 élèves, 2 de cinquième et 13 de quatrième. Pour des raisons d'emploi du temps, j'ai organisé deux groupes que je retrouvais par quinzaine le mardi de 8h à 9h et le vendredi de 13h à 14h. Dans l'intervalle, les élèves avaient à terminer un travail ; si la production n'avait pas été entièrement réalisée en classe, ils pouvaient me l'adresser par courrier électronique afin que je

puisse mutualiser la somme de leurs efforts.

Les travaux effectués étaient soumis à une analyse en commun dans le but d'enrichir la qualité de l'ensemble.

J'ai longuement réfléchi sur le point de départ de notre projet. Devions-nous d'abord commencer par l'histoire de Madame Spiler ou bien traiter le contexte historique afin de mieux cerner les étapes de son parcours ? L'intervention du témoin auprès des élèves devait-elle se situer aux sources du projet ?

Dans un premier temps, j'ai pris la décision de faire travailler les élèves en binôme sur le contexte historique. Un seul élève n'a pas rédigé, il s'est chargé des illustrations à partir de documents fournis. Patiemment, j'ai défini les thèmes qui s'échelonnaient des origines du nazisme aux procès de Nuremberg, j'ai sélectionné la documentation adaptée aux élèves et j'ai posé ensuite pour chaque thème trois questions sur les documents distribués. Les réponses aux questions devaient faire apparaître quelques idées majeures qui permettaient en les ordonnant de rédiger un paragraphe cohérent et structuré répondant au thème. Ce premier travail intitulé « Des années sans étoiles » s'est révélé nécessaire à la compréhension de l'histoire que nous allions réécrire par la suite.

Dans un second temps, les élèves ont travaillé individuellement sur une étape du parcours de la vie de l'enfant cachée avec pour consigne de s'exprimer au présent et à la première personne du singulier afin de se glisser dans la peau d'une enfant juive sous l'Occupation et d'en retracer toute la dimension humaine et affective. Pour rendre accessible ce difficile exercice, j'ai distribué à chaque élève les témoignages écrits de Madame Spiler tout en leur demandant de se connecter au site Internet de l'INA pour prendre connaissance de son entretien enregistré en 2005. À partir de ces deux supports, nous avons découpé en chapitres les différentes étapes de l'histoire que nous avons intitulée « J'avais 10 ans le 26 mars 1943 ». Pour les aider, j'ai fourni des indications essentielles, des repères qui devaient être contenus dans chaque texte rédigé afin de donner une cohérence à l'ensemble en insistant sur le fait que la qualité de l'expression, l'emploi du dialogue permettraient au lecteur d'être plus sensible à la vie de cette enfant.

Ce fut un travail de longue haleine, chaque pan de l'histoire a été lu en commun ; nous avons procédé à une double correction d'une part entre et avec les élèves, d'autre part de concert avec Madame Spiler sans dénaturer l'esprit des textes mais en gommant toutes les invraisemblances. Les élèves ont fourni un travail exemplaire et de qualité, s'investissant pour ne pas décevoir le témoin. De nombreux chapitres ont été illustrés par des dessins imaginés mais directement liés aux différents événements survenus durant l'histoire. Le point d'orgue a été la venue de Madame Spiler au collège Racine d'Alès le vendredi 6 février 2009 qui a témoigné non seulement devant les élèves de l'atelier mémoire mais aussi devant deux classes de troisième. L'occasion a été saisie pour élaborer un questionnaire ayant pour but d'aviver leur curiosité. Les réponses détaillées ont permis à certains d'entre eux de peaufiner leur travail afin d'améliorer leur texte, les questions les plus pertinentes ont été sélectionnées afin de constituer la trame de l'entretien avec le témoin. Ce dernier, avec du recul, a désiré y répondre avec le plus de précision possible tout en insistant sur la démarche de sa venue. Cet entretien figure dans notre travail et apporte un éclairage d'une grande qualité. La maturation a donc été lente, l'évolution a été parfois nécessaire par rapport au projet initial. Nous avons souhaité compléter l'ensemble par une chronologie mêlant événements historiques et événements familiaux, y ajouter un glossaire pour rendre la compréhension plus aisée et ne pas omettre d'y adjoindre des photos personnelles du témoin gracieusement prêtées afin de donner davantage de chair et de rendre la vie par un regard à ces innocents injustement persécutés.

Tous les éléments étant réunis, il fallait maintenant les ordonner, réfléchir à une couverture attirant l'œil, nous avons répondu à une logique qui est la nôtre.

La rigueur de l'organisation et la mise en place structurée de ce travail de fond ont débouché sur un résultat fructueux, un ensemble qui obéissait à une démarche intentionnelle, à un sens qui a guidé toute cette réflexion.

Quel est le sens de ce projet ?

La structure même du projet répondait à plusieurs objectifs majeurs qui devaient conditionner la réussite de ce travail de mémoire et d'espérance. Cette réflexion à trois niveaux, celle de l'élève, du professeur et du témoin symbolise d'abord la transmission entre trois générations, le fil de la mémoire reliant la chaîne de la vie en réunissant les trois composantes mémorielles.

Ensuite, ce travail est aussi le moyen de connaître une période historique, véritable laboratoire d'expériences humaines, en donnant du sens à l'enseignement de l'histoire qui doit avoir pour buts de décrypter les événements et de former à l'esprit critique afin d'acquérir une pédagogie du comportement nécessaire à la construction des futurs citoyens.

Enfin et surtout, il ressort de cette expérience que l'humanité est une, une vie est égale à une autre vie. Le groupe constitué par le témoin, le professeur et les élèves a su se fédérer, se réunir autour d'un projet commun et au final se retrouver malgré leur diversité autour de valeurs humanistes universelles et intemporelles que sont, entre autres, la tolérance, le respect, la dignité, la résistance. En commun aussi, ils rejettent tout ce qui peut nuire à ces principes essentiels.

Je souhaite que sa lecture vous permette de réfléchir sur autrui et sur vous-mêmes afin de construire un monde meilleur et apaisé où la dignité de l'homme doit être au centre de nos préoccupations.

Gilles ROUMIEUX professeur d'histoire

Avant-propos

Une fois n'est pas coutume, je vais commencer par l'épilogue. Cette aventure commune avec des jeunes collégiens et leur professeur d'histoire me donne l'impression d'avoir agrandi ma famille, je les sens partie prenante des miens, ils me sont devenus très proches. Ils se sont tant investis dans mon histoire, ils se sont tellement incarnés aux miens et ils l'ont exprimé avec tant d'humanité, de sensibilité et de vérité que leur présence à mes côtés m'est extrêmement douce et réconfortante. Ils cheminent maintenant près de moi et mon affection pour eux et ma reconnaissance sont sans bornes.

Mon petit frère Daniel a repris vie sous leur plume, ma maman a pu renaître de ses cendres et elle m'est apparue sous les traits inattendus d'une femme que de jeunes adolescents ont voulu lui donner. Mon histoire personnelle recomposée, à partir de bases réelles, mais narrée et développée par des jeunes dont l'âge s'apparente à celui qu'avait ma sœur Paulette à cette époque, a pris des couleurs et une allure singulière et spontanée. Dans chacune des reconstitutions de mon parcours de petite fille juive sous l'Occupation, j'ai senti de la part de ces jeunes la volonté de comprendre et de revivre à travers moi ce que j'avais vécu, toutes les persécutions et toutes les folies dont avaient été victimes les Juifs pendant cette période tragique de l'Histoire.

Et c'est là que réside l'essentiel de ce travail, c'est dans cette volonté de faire comprendre à des jeunes d'aujourd'hui ce qu'a été la vie d'une enfant juive cachée pendant le drame de la Shoah, en les plaçant au cœur de cette histoire et en les faisant s'incarner à ses victimes, c'est dans cette spécificité originale qu'est la clé de cette extraordinaire aventure.

Ces adolescents sont réellement entrés dans mon histoire, ils l'ont vécue, ils l'ont racontée, ils en ont ressenti les blessures, et c'est ce qui fait la force de l'idée centrale de Monsieur Gilles Roumieux. Ces jeunes ne sortiront pas indemnes de cette aventure, ils n'oublieront jamais ce qu'ils ont appris au cours de cette expérience à la fois personnelle et commune.

Leurs cours d'histoire ne se borneront pas à des dates ou des événements

lus et retenus de manière abstraite. Ce seront des faits réels, sentis, vécus, qu'ils auront intégrés en eux et qui referont surface lorsqu'ils seront confrontés à des situations, à des actes ou à des propos racistes et antisémites. Car ils ont préalablement étudié et reconstitué l'histoire de la montée du nazisme et le développement de cette Seconde Guerre mondiale. Ils ont eux-mêmes rédigé chaque étape de cette période historique tragique : l'Occupation, la collaboration, les persécutions des Juifs, puis les rafles, les déportations, les camps d'extermination, les chambres à gaz, les assassinats de millions d'êtres humains innocents, parce que nés juifs. Ils savent maintenant à quoi peuvent mener la haine et la discrimination raciale. Ils sont conscients et lucides.

C'est ce que j'ai profondément ressenti lorsque je les ai rencontrés avec d'autres élèves de 3^{ème} au Collège Jean Racine à Alès. Je venais, en chair et en os, leur transmettre une mémoire, leur raconter moi-même ce que j'avais vécu pendant la guerre. J'étais en face d'eux, témoin rescapée de la Shoah et ils m'écoutaient intensément. Pour mieux vous faire comprendre et sentir cette rencontre et la réaction des élèves, voici ce que j'écrivais à Monsieur Roumieux le lendemain de mon intervention :

« Vous ne pouvez savoir la surprise et l'émotion que j'ai ressenties lorsque les élèves sont venus me remercier et m'embrasser à la fin de notre rencontre d'hier. Tous, je dis bien tous, m'ont transmis, chacun à sa façon, leur sentiment de compréhension et de partage. Une élève m'a embrassée les yeux embués de larmes, incapable de les contenir. Un autre m'a regardée droit dans les yeux, son visage exprimait une grande sympathie et un grand respect, puis il m'a serrée très fort dans ses bras ; aucune parole n'a été prononcée mais son comportement était celui d'un adulte qui avait tout compris, avec une maturité rare pour son âge. Je suis restée sidérée. Une autre a encore tenu à me dire qu'elle était d'accord avec certains de mes propos sur l'analyse que j'avais faite sur les Allemands et les nazis. Tous m'ont embrassée avec un regard, un sourire, une étreinte, une parole, un geste qui reflétaient leur sensibilité et leur chaleur humaine. Aucune embrassade ou accolade n'était formelle, toutes manifestaient un sentiment très fort, une adhésion, une sympathie.

« Ces réactions de jeunes adolescents sensibles à ce que nous avons vécu il y a plus de 65 ans, ouverts et accessibles à nos histoires et à l'Histoire, m'emplissent le cœur d'espoir. Il me semble que nos démarches à tous, nous les témoins directs et encore vivants de la Seconde Guerre mondiale et de la Shoah, ne sont pas vaines. La réaction de tous ces jeunes est très réconfortante et laisse présager que ce que nous leur racontons, ce que nous leur transmettons laissera des traces et qu'ils sauront faire bon usage de nos témoignages. Les petites graines que nous semons porteront leurs fruits. Très sincèrement, ma rencontre avec vos élèves, nos échanges, leurs remarques et leur comportement m'ont énormément touchée et bouleversée.

« Transmettez-leur de ma part tous mes remerciements et ma reconnaissance pour leur accueil si chaleureux et humain. Dites-leur que la plus belle récompense pour moi sera qu'ils se souviennent toute leur vie de l'essence de ma démarche : ne jamais accepter le racisme sous toutes ses formes, refuser la haine qui mène à la barbarie. S'ouvrir aux autres, accepter leurs différences, s'enrichir de leur culture, rester humain et fraternel, savoir résister, donner, partager et aimer.

« Il va de soi, cher Monsieur Roumieux, et j'ai déjà eu l'occasion de vous le dire, vous qui êtes à l'origine de cette rencontre et de toutes les manifestations et réalisations diverses et multiples que vous organisez avec vos élèves, dans le but de les former et de leur enseigner l'histoire de manière intelligente et constructive, pédagogique et humaniste, il va de soi que je vous remercie de tout mon cœur pour votre engagement généreux et vos efforts illimités. Vous accompagner est pour moi un honneur et un bonheur. »

Tout est dit. Les jeunes sont préparés à assumer leur avenir de citoyens conscients et avertis. Toute cette aventure, nous la devons à Monsieur Gilles Roumieux, professeur d'histoire qui vit sa profession comme une mission auprès « de jeunes esprits qui se construisent et que l'on doit s'efforcer d'ouvrir, d'amener à la réflexion pour qu'ils puissent penser par eux-mêmes; une sorte de communion fraternelle qui ne doit jamais nous faire oublier que l'humain doit rester au centre de nos préoccupations et que de nombreux dangers sont toujours prêts à nous assaillir » et il conclut par ces mots « Je suis fier de la réaction de

mes élèves, cela prouve à quel point émotion et histoire peuvent se réunir sans jamais galvauder une rigueur nécessaire à l'analyse et à la compréhension d'une période historique. »

Les élèves eux aussi peuvent être fiers de leur professeur.

Mais la phase ultime de cette rencontre avec les élèves de l'atelier mémoire, auteurs des écrits contenus dans cet ouvrage, a été lorsque j'ai reçu les trois poèmes qui me sont parvenus récemment. Mon émotion a été telle, à leur lecture, que les larmes me sont montées aux yeux. Ces quelques lignes d'une spontanéité, d'une sincérité et d'une humanité incroyables, rédigées par de jeunes adolescents de 13 ans, sont pour moi les révélateurs d'une volonté à aller toujours plus loin et de mettre tout son talent à exprimer en vers des sentiments profonds ressentis à l'occasion d'une rencontre et d'un travail de mémoire abouti. Je veux exprimer à Monsieur Gilles Roumieux et à tous ses élèves mes plus chaleureux remerciements et ma profonde gratitude pour la réalisation de ce travail riche et original qu'ils ont mené du début à la fin avec beaucoup de volonté, de dynamisme et de générosité.

Suzanne SPILER

J'AVAIS 10 ANS LE 26 MARS 1943

Reconstitution par les élèves du parcours de Madame Spiler

Mes parents : je ne suis pas encore née

Ma famille, avant ma naissance, vit en Pologne. Les Juifs, là-bas, sont victimes de l'antisémitisme et vivent souvent misérablement. C'est pourquoi mon père décide de partir pour la France. C'est à ce moment-là le pays des Droits de l'Homme où il est possible de vivre décemment à l'abri des discriminations. De plus, des membres de notre famille sont déjà venus en France. En 1924, il franchit le pas et il part seul pour essayer de se construire une situation respectable. Il apprend alors le métier de tailleur, sans pour autant avoir suivi de formation en Pologne. Il crée un atelier, il a 5 ouvriers, il travaille énormément, 12 ou 13 voire 14 heures par jour. Grâce à ses revenus obtenus non sans mal, il peut louer un appartement. En 1930, ma mère qu'il a connue en Pologne le rejoint et ma sœur Paulette naît. En 1932, mes parents obtiennent la naturalisation française, juste après ma naissance en novembre. Ma sœur et moi sommes françaises puisque nous sommes nées sur le sol français, ce qui n'est pas le cas de mes parents.

Nous vivons alors très heureux et comblés, nous ne manquons de rien. Notre père a même acheté un petit pavillon à Soisy-sous-Montmorency où nous passons nos vacances. Malheureusement, la guerre éclate et notre père s'engage volontairement dans l'armée française. Il a alors 39 ans. Il se sent citoyen français. La France, ce beau pays qui l'a accueilli et lui a offert une nouvelle vie. Il est fier d'en défendre ses valeurs.

Ma petite enfance : je n'ai pas encore 6 ans

Je regarde à travers la fenêtre de ma maison située dans le 18^{ème} arrondissement de Paris. Ma mère m'appelle : « Suzanne, tu es prête ?

Nous allons au Sacré Cœur ! »

Je lui réponds : « Oui maman j'arrive. »

Je prends mon manteau et nous partons nous promener tous ensemble, en famille.

Mon père a l'habitude de nous acheter après la balade à ma sœur Paulette et moi-même une glace.

Qu'est-ce que j'aime aller tous les dimanches en manger une avant de monter sur les manèges !

Nous rentrons tôt pour que papa se repose car il va travailler dur demain. Il nous explique qu'il découpe du tissu et coud des vêtements. Papa exerce le métier de tailleur.

Demain, c'est l'école. Maman me dit qu'elle viendra nous chercher à la fin des cours et qu'elle nous emmènera jouer dans le square voisin.

Maman ne travaille pas. Elle reste à la maison car papa gagne assez bien sa vie pour la famille.

Même que maman a des manteaux en fourrure très doux.

- « Suzanne, nous mangeons. »

- « Je viens. »

Je me mets à table. Maman nous a préparé un délicieux Bortsch, une sorte de soupe à la betterave qui accompagne un plat de pommes de terre.

Après le repas, je débarrasse la table avec Paulette et je vais dans ma chambre. Maman me borde et me chante une chanson en yiddish. Puis elle me dit :

- « Ma chérie, ce week-end, nous allons à Soisy-sous-Montmorency »

- « Super !!!!! Bonne nuit maman. »

- « Bonne nuit Suzanne. »

Soisy-sous-Montmorency, c'est là que se situe notre maison de vacances au nord de Paris. Le jardin est rempli de fleurs et j'aime m'y amuser.

Le soir, je m'endors, enveloppée dans ma couette qui sent cette bonne odeur de lavande que dégagent les draps lorsque la femme de ménage les a lavés.

L'exode

3 septembre 1939. C'est la guerre. Papa a fait sa demande pour s'engager dans l'armée française.

« Il est juste, dit-il, de défendre la Nation qui nous a accueillis, votre mère et moi. »

Maman ne partage pas du tout cet avis. Elle trouve que c'est une mauvaise idée, qu'elle ne veut pas finir comme ces femmes de soldats qui seront veuves d'ici moins de trois mois. Elle prie le ciel et l'armée française de refuser la candidature de papa.

Je me pose des tas de questions sur la guerre et je me demande si ça ne ressemble pas un peu au jeu des garçons qui font des équipes, s'allient, se battent, ont un buisson pour « camp secret », élisent un chef pour les guider et reviennent couverts de bosses après des batailles dans le square. Ma sœur et moi, quand on passe devant ces affrontements, on dit aux garçons qu'ils sont bêtes et nous passons notre chemin. Les jeux des filles sont beaucoup plus calmes que les jeux des garçons.

Maman perçoit mon incompréhension et m'explique :

« La guerre c'est quand les hommes deviennent bêtes et décident de se battre.

- Un peu comme les garçons quand ils jouent ? C'est vrai qu'ils sont bêtes !

- Oui, Suzanne, c'est un peu ça. Sauf que lorsque les deux camps s'affrontent, on ne se frappe pas avec des sabres en bois ou avec les poings, on se bat avec des armes plus meurtrières, plus dangereuses et qui font beaucoup plus mal.

- C'est bête, mais ils se battent dans le square eux aussi.

- Tous les lieux sont bons pour faire la guerre, rajoute papa, un square comme les champs de la campagne. »

Ma sœur intervient à son tour :

« On peut même se battre dans le ciel et sous la mer de nos jours ! »

Impressionnée par cette information, je demande :

« Mais nous, les fillettes, nous ne sommes pas touchées par la guerre ? »

Silence. Les parents se regardent tristement. Papa s'y risque le premier :

« Dans une guerre, parfois, les gens sont méchants et tuent même les petites filles. Parfois par sadisme, parfois par cruauté, des fois sans le savoir mais aussi parce que ce sont les ordres... »

Maman m'apprend :

« Et quand il y a la guerre, les frontières peuvent être coupées, les bateaux ne livrent plus de sucre, plus de fruits exotiques et toutes les bonnes choses qu'on aime tant et qui ne sont pas en France mais livrent à la place de la poudre et des armes. »

Après une profonde inspiration, elle lance :

« Ces bateaux-là livrent la mort. »

La mort est un mot qui m'impressionne, que je redoute et que je n'utilise jamais car j'ai peur qu'en simplement le prononçant, elle intervienne.

Finalement, après le triste silence qui déchire la pièce, je dis à voix haute :

« En fait, la guerre ça ressemble quand même aux jeux des garçons ! »

Ma remarque détend l'atmosphère et chacun retourne dans son coin mais pourtant, c'est le cerveau en ébullition que je vaque à mes occupations.

En avril 1940, le printemps est de retour sur Paris, comme un nuage de bonheur. Les parcs refleurissent et les bourgeons apparaissent sur les branches des arbres après un bien triste hiver. Maman a raison, les bonbons, le sucre, les fruits et la viande sont de plus en plus rares, les denrées alimentaires commencent à être rationnées. On dit que les Boches seront bientôt là, au pied de la Tour Eiffel, sous l'arche de l'Arc de Triomphe, déboulant sur les Champs-Élysées, martelant la Concorde de leurs bottes bien cirées. « Les Fritz » sont de sortie comme disent les Parisiens. Papa et Maman s'inquiètent. On décide de fuir la ville, comme beaucoup de riverains qui craignent la réaction des Allemands aux portes de Paris. On va partir se réfugier en Bretagne, dans un charmant petit village nommé Plouescat où vit la famille d'une de nos voisines.

L'arrivée à Plouescat se déroule bien. Papa remplace le boulanger absent. Mon père a appris le métier à l'âge de 9 ans, en Pologne, après un dur apprentissage dans une boulangerie. Notre famille est très bien

intégrée dans la vie du village et les enfants nous acceptent, Paulette et moi, comme compagnons de jeux.

Un jour, les villageois se sont rassemblés pour observer des Allemands qui arrivent à Plouescat. La France a perdu la guerre et cette scène se reproduit un peu partout dans le pays, sous le regard inquiet des habitants. Les bottes impeccables des Allemands, leurs tenues et leur allure martiale m'impressionnent.

Les Boches s'installent alors dans le village et les gradés réquisitionnent les plus belles maisons pour eux.

« Autant joindre l'utile à l'agréable. » ricane ma sœur.

Un soir, alors que je joue avec des amis, un Allemand s'approche et me demande :

« Meuchtésteuh Dou Choquoladeuh ? »

Il me tend une barre de chocolat, une aubaine car il y a longtemps que je n'ai pas croqué un carré de chocolat. Sa main se rapproche, je prends la barre, le remercie d'un signe de tête et m'enfuis vers la maison, mes amis me courant après. Décidément, les Boches sont plutôt gentils.

Papa et Maman nous avertissent :

« On rentre à Paris dans la semaine. »

Déçues, on dit au revoir à nos camarades et nous quittons le village, maintenant envahi. Pendant le trajet vers Paris, je demande :

« Pourquoi on s'en va ? »

Maman me dit doucement :

« Puisque les Allemands sont à Plouescat, alors autant rentrer à Paris.

- Oui mais alors, pour retrouver la même chose là-bas, on aurait mieux fait de rester en Bretagne. »

Je porte l'étoile jaune : j'ai 9 ans

Depuis que Pétain est le « chef » de la France, on nous fait chanter à l'école la chanson

« Maréchal, nous voilà ! » dont voici le refrain :

Maréchal nous voilà !

Devant toi, le sauveur de la France

Nous jurons, nous tes gars, De servir et de suivre tes pas Maréchal
nous voilà !

Tu nous as redonné l'espérance

La Patrie renaîtra !

Maréchal, Maréchal, nous voilà !

En plus de ça si je la chante mal, j'aurai droit à un sévère rappel à l'ordre. Il y a une grande photo de lui dans la classe juste au-dessus du tableau noir et sa nouvelle devise pour la France est : « Travail, Famille, Patrie ».

Hier, en rentrant de l'école, je constate la disparition de la radio et cela fait un gros vide maintenant, surtout que mon père l'écoutait toujours au moment des repas. Je me rappelle aussi qu'il y a trois jours, il me disait à moi et à ma sœur de me taire pendant que nous étions en train de manger car il voulait bien écouter toutes les informations. Ce soir, quand ma sœur rentre de l'école, elle prend ses cahiers et ses livres pour travailler mais en ouvrant son cartable, elle découvre un tract qu'une fillette de sa classe lui a glissé représentant un Juif affublé d'un nez immense et crochu et dont le texte immonde le décrit comme un rapace dangereux, responsable de tous les maux de la terre, un parasite qu'il faut anéantir.

Le soir, alors que nous sommes couchées, mes parents discutent et sont tristes. Un autre malheur m'arrive maintenant : je porte l'étoile jaune. Hier, quand je me lève, je vois que ma mère s'apprête à la coudre sur mon gilet préféré. Alors je lui demande : « Maman pourquoi me couds-tu cette étoile sur mon gilet ? » Elle m'explique qu'une loi nous oblige dès l'âge de 6 ans à porter sur nos vêtements une étoile

jaune avec la mention « Juif ». J'ai honte de sortir, nous ne méritons pas d'être « marqués » de la sorte. Aujourd'hui, je ne veux pas aller à l'école mais j'y vais quand même. Ce qui est difficile pour moi, c'est de faire face aux réactions de mes camarades qui sont stupéfaites car elles ne comprennent pas. Heureusement, nous ne sommes pas seules ma sœur et moi, personne ne se moque de nous, nous sommes déjà assez humiliées comme ça ! Depuis que l'on a dû rendre notre poste de radio rien ne va plus dans la famille : d'abord le tract reçu par ma sœur, puis le port de l'étoile jaune jusqu'à toutes ces nouvelles interdictions. On ne peut plus sortir le soir. Le dimanche, on ne peut plus aller au Sacré Cœur comme on le faisait chaque dimanche. Je me rappelle encore de ces beaux jours où l'on pouvait encore manger des glaces, faire du manège et se promener. Rien que le trajet jusqu'au Sacré Cœur représentait une vraie liberté pour nous. Moi et les autres Juifs, désormais, on n'a plus le droit de rien faire, on ne peut plus aller au cinéma, on n'a plus de vie, plus aucune distraction, ni de libertés : c'est l'enfer ce qui nous arrive ! J'entends aussi parler des rafles anti-juives par mes parents dont l'inquiétude grandit.



Je porte l'étoile jaune

Le 26 mars 1943 : j'ai 10 ans

Nous sommes en Septembre 1942. J'ai presque 10 ans, ma sœur Paulette en a presque 12.

Et malgré la guerre, c'est le bonheur dans la famille ! Daniel, un petit garçon, un petit ange qui nous descend du ciel vient de naître ! On se demande ce qui nous arrive. Un tel bonheur dans un tel malheur. Daniel, c'est une bouffée d'oxygène.

Le 26 mars 1943, un jour, me semble-t-il, comme les autres. Daniel n'a pas encore 6 mois, il est adorable. Il est sept heures, ma sœur et moi nous nous habillons pour aller à l'école. Maman prépare le petit déjeuner.

Tout à coup, j'entends des pas dans l'escalier, des pas lourds et bruyants, des craquements sur le parquet fragile de notre petite habitation. Maman se tient devant la porte, prête à intervenir. Mais je vois bien qu'elle a peur, je me demande alors ce qui se passe. C'est sans doute un ami qui vient nous rendre visite. À cette heure-ci ?

Finalement, on entend frapper à la porte. Maman l'ouvre machinalement et un homme en civil se présente devant elle. C'est un inspecteur de la police aux questions juives.

« Je viens vous arrêter. Préparez vos affaires, emmenez un peu de nourriture. J'ai un collègue qui est directement allé arrêter votre mari dans son atelier. »

Maman ne dit rien, comme traumatisée. Comment peut-il savoir que papa est dans son atelier ? Alors, elle nous prend à part, Paulette et moi, et nous parle en yiddish pour ne pas que l'homme comprenne.

« Sauvez-vous, vous irez chez Madame T, une voisine, elle habite deux maisons plus loin, cachez-vous. Cachez-vous là-bas et vous lui

expliquerez tout. »

Paulette ne veut pas. Elle refuse de quitter notre mère. Moi, je suis plus docile et j'obéis.

Je comprends sûrement moins bien qu'elle la situation dans laquelle nous nous trouvons. Alors je commence à marcher, seule, seule dans cette rue pleine de danger.



L'inspecteur frappe à la porte lors de l'arrestation

Je deviens une « enfant cachée »

Sur les conseils de maman, je m'enfuis chez la dame, je frappe à la porte et une femme apeurée vient m'ouvrir. Elle est juive et son mari vient d'être déporté. Dans la pièce unique, je vois cinq enfants dont les plus jeunes sont encore endormis. Cette dame n'a pas besoin de deux jeunes fillettes de plus. Finalement, elle me laisse entrer. Dix minutes plus tard, ma sœur frappe à la porte en bois de la maisonnée. Elle rentre aussi.

« Je ne peux pas vous garder toutes les deux. Je suis déjà assez mal en point avec tous mes enfants, je pense qu'il faut que vous trouviez une autre personne le plus vite possible. Attendez, je vais voir au bout de la rue si Madame Vincent peut vous accueillir. » Quelques minutes plus tard qui nous paraissent des heures, nous nous retrouvons chez notre bienfaitrice. Elle nous accepte avec joie, se montre très gentille et maternelle. Elle nous est inconnue et pourtant elle habite à quelques dizaines de mètres plus bas dans la rue Laghouat. Elle n'a pas d'enfants et nous devenons ses protégées pendant quelque temps. On n'a pas le droit de sortir ni de s'approcher des fenêtres. Deux petits oiseaux dans une cage en fer. Le séjour chez elle est très éprouvant et on se pose des tas de questions. Pour chasser l'ennui et nous empêcher de trop penser à des choses tristes, Madame Vincent nous apprend à coudre, à reprendre les chaussettes et elle nous dit en riant :

« Pour une femme, savoir manier le fil et l'aiguille est un atout très utile et je suis très contente de vous l'apprendre. »

Un soir, alors que le soleil se couche sur Paris, Mme Vincent nous dit :

« Je me suis arrangée. Ce soir, vous pourrez voir votre maman mais il va falloir être très discrètes, les enfants. »

Elle nous fixe d'un regard autoritaire et avec Paulette, on comprend vite qu'elle ne plaisante pas. Elle ouvre la porte de l'immeuble, prend soin de ne pas la faire grincer et nous chuchote à l'oreille :

« On se colle aux murs et on se tait » en insistant sur les dernières syllabes. On longe donc les murs de la ville, je sens mon cœur s'emballer et les morceaux de ciment sec s'écraser sur ma veste, laissant une trace poudreuse sur le tissu. Après avoir marché longtemps, une bâtisse

grise se dessine au loin. C'est l'Hôpital Rothschild.

Dès l'instant où je rentre dans une des salles de l'Hôpital Rothschild, j'aperçois tout de suite maman. Elle est au milieu de la grande salle, Daniel dans ses bras. Elle est belle malgré son regard triste, vide. Quand elle me voit avec Paulette, elle change d'attitude, se force à sourire et je vois bien que sa bouche a presque des crampes car elle ne semble pas avoir souri depuis plusieurs jours. Elle nous serre dans ses bras, nous embrasse et nous profitons de ces moments. Avec Paulette, on sait bien que maman est toujours gentille mais jamais nous ne l'avons sentie aussi affectée. On sent ses larmes couler contre nos joues, glissant de ses yeux à notre visage. Je pense qu'elle comprend que cette rencontre sera la dernière, qu'on ne se reverra plus jamais. Jamais plus. Daniel est devenu un bébé triste, il ne sait plus rire. Sa peau n'est plus aussi rose qu'elle l'était mais je me rends encore plus compte à quel point il est important pour nous, que c'est notre raison de vivre. Je veux passer plus de temps avec lui, le voir grandir, s'éveiller, lui apprendre des mots, le bercer, l'aider à faire ses premiers pas et le suivre tout au long de sa vie. Je me réveille soudain de ma méditation et je demande à maman :

« Dis maman, pourquoi on ne s'enfuit pas ? Pourquoi on ne part pas tous les quatre de cet hôpital ? On pourrait aller chercher papa et rentrer tous en famille à la maison.

Tu sais Suzanne, ce n'est pas possible pour le moment mais... » Elle hésite puis se lance :

« On risque de ne plus se voir pendant quelque temps, ce sera très dur pour toi et ta sœur mais on va s'en sortir, vous êtes assez fortes pour tenir et après cette épreuve, on va se revoir et on retournera tous ensemble à la maison. On pourra même retourner à la campagne mais en attendant, il faut que je reste là avec Daniel et que Paulette et toi vous écoutiez bien ce que l'on vous dit, vous devez faire ce que l'on vous demande. » Paulette et moi promettons à maman d'être sages et d'obéir. Maman se met de nouveau à pleurer.

On se câline une toute dernière fois pour la réconforter et tandis que nous partons, maman nous lance :

« N'oubliez pas les enfants, faites bien attention à vous. Obéissez à la dame et toi, Paulette, veille sur ta sœur. On se reverra peut-être bientôt. »

Nous la quittons le cœur gros et je sens soudain un malaise en moi. J'aurais peut-être dû la serrer plus fort car elle avait l'air très triste en nous quittant. Le retour chez Madame Vincent se fait sans incident tout comme à l'aller et chacun médite en silence.

Un soir, on nous emmène chez une coiffeuse célibataire, nous restons plusieurs jours cloîtrées dans son appartement. Puis Paulette et moi, nous changeons encore de lieu et finalement on se retrouve au Centre de la rue Lamarck. Là, un certain Monsieur Octave pour lequel mon père travaillait organise notre départ en Normandie par l'intermédiaire d'un organisme « La vie au grand air de l'enfance malheureuse ». Nous y resterons cachées pendant 16 mois.



Ma mère et mon petit frère



Daniel dans les bras de ma mère

Placées en Normandie pendant 16 mois

À notre arrivée en Normandie, nous sommes prises en charge en par une jeune femme de 27 ans. Robuste, méchante, sans aucune pitié, elle nous maltraite et nous bat jusqu'au sang les jours où elle est vraiment en colère.

Elle a un mari saoul du matin au soir. Il me surnomme l'Titi et Paulette, bonne sœur, parce qu'elle a toujours les mains croisées. Il est très gentil et parfois il nous propose à manger :

« Les filles, tenez, prenez du pain...

- Non ! Elles ont déjà mangé » s'exclame la femme alors que nous sommes affamées car nous n'avons rien à manger.

Les seules raisons qui la poussent à ne pas nous dénoncer aux Allemands est l'argent qu'elle touche de l'association et l'énorme travail que nous fournissons.

Nous sommes sales, peu vêtues, à peine nourries; même les animaux sont mieux traités que ma sœur et moi.

Le seul vrai moment de liberté que nous ayons, c'est lorsque nous menons paître les vaches dans les prés ou quand nous allons cueillir de l'herbe pour les lapins.

Nous sommes seules, toutes seules, rien que nous deux.

Du lever du soleil à la tombée de la nuit, nous exécutons des travaux d'homme, nous sarclons, nous récoltons des pommes de terre, des haricots, des betteraves blanches, nous participons même à la fenaison et aux moissons.

Souvent, nous devons scier et fendre à la hache de grandes bûches. Pour cueillir les feuilles d'ortie pour la pâtée des canetons, nous avons découvert de vieilles chaussettes trouées dans le grenier pour éviter ses piqûres urticantes. Lorsqu'elle s'en aperçoit, elle se met en colère et nous oblige à faire la cueillette à mains nues, celles-ci deviennent rapidement tout enflées. Un jour, en nous rendant dans les champs, nous croisons une charrette, le chemin étant étroit, nous lui cédon le passage. Mon pied gauche glisse et passe sous les roues de la charrette. Il enfle immédiatement. Je suis conduite chez le médecin qui, à la vue de ma maigreur, de ma saleté et de la crasse sermonne la femme et la

somme de mieux s'occuper de moi.

Il faut dire que nous nous lavons dans une mare en contrebas où les vaches boivent. La toilette à l'abri des regards est toujours très sommaire.

De retour, elle se met en colère comme une folle.

Derechef, elle prend une brosse de chiendent au poil raide servant à décrasser les cochons, une bouteille de Crésyl et un seau d'eau froide.

Elle nous arrache nos vêtements, nous traîne toutes nues dans la cour par un froid glacial et crie : « Ah ! Vous ne vous lavez pas ! Eh bien moi je vais vous laver ! »

Elle nous frotte avec une telle rage que tout notre corps est en sang.

Nous crions et nous hurlons de douleur car le Crésyl nous brûle.

Un soir, ma sœur et moi discutons sur la manière d'envoyer une lettre à Mairaine, notre voisine, pour l'informer du calvaire que nous subissons.

« Hé ! Suzanne !!

- Oui. Quoi, je dors ?!!

- Et si on envoyait une lettre à Mairaine à Paris.

- Oui bonne idée mais comment faire ? »

Soudain, Madame B arrive hystérique, elle a sans doute écouté notre conversation.

« Si vous envoyez cette lettre, je vous dénonce aux Allemands et vous serez déportées comme vos parents. »

À entendre de telles paroles, je crois que je vais m'évanouir. Comment peut-on faire preuve d'un tel cynisme vis-à-vis d'enfants aussi démunis ?

L'association « La vie au grand air », peu de temps après, envoie un délégué pour effectuer une visite d'inspection afin de s'assurer que tout se passe bien.

Ce dernier repart aussitôt qu'il est venu avec un panier rempli de fruits, légumes, œufs frais, lard et beurre. Bien sûr, il ne fait aucun rapport sur notre état.



Je ramasse les orties à mains nues

L'accident : j'ai 11 ans et demi

Aujourd'hui, nous sommes au début du mois d'août 1944. Je n'ai que 11 ans et demi. Et cette horrible femme nous ordonne :

« Allez fendre le bois ! Et coupez la ficelle ! Et plus vite que ça, je ne veux pas de mollassons dans cette maison ! »

Nous exécutons rapidement ses ordres car nous redoutons ses colères très souvent suivies de coups.

« Et coupez bien la ficelle, ajoute-t-elle, ça vous servira pour lier les gerbes de blé que vous aurez glanées ! »

J'en ai vraiment marre. Je n'en peux plus de ces corvées à tout bout de champ. Je suis si fatiguée ! Ma sœur et moi voulons absolument toutes les deux couper cette fichue ficelle. Je la comprends, c'est tellement plus facile !

« S'il te plaît laisse-moi couper la ficelle. Je suis à bout de force » dis-je.

« Non tu as toujours le travail le plus facile. Moi aussi je n'en peux plus. »

« Ce n'est pas vrai. Et puis je suis plus petite que toi d'abord. »

« Ce n'est pas une raison. Tu as autant de responsabilités que moi. »

« Oui mais moi je ne les voulais pas maintenant, pas si tôt. »

« Moi non plus. Que crois-tu ? Que cela m'amuse ? »

« Non, pardon, je suis désolée. Tu es l'aînée, alors je me reporte souvent sur toi mais je ne devrais pas, désolée. Je t'aime trop pour te perdre. »

« Moi aussi je suis désolée et puis on ne devrait pas se disputer comme cela mais plutôt se serrer les coudes. Allez, je te laisse la ficelle. »

« Oh merci, merci, je te revaudrai ça ! »

Je commence à sortir mon canif personnel. Il est très pointu et mal aiguisé. C'est très dur de couper avec celui-ci. Maintenant que j'y pense, j'ai peut-être été un peu égoïste. Aïe ! La ficelle a lâché trop brusquement. Je sens le canif me rentrer dans l'œil droit. Ma vue se trouble immédiatement. Je ne ressens aucune douleur mais des picotements très vifs. Je sens aussi un liquide qui sort de mon œil. J'ai peur, je crie, je hurle de terreur, je suis prise de panique. Ma sœur a dû entendre mes cris car la voilà qui arrive. Elle est pâle. Je comprends alors que c'est encore plus grave que je ne le pensais. Notre gardienne s'approche. Mais que fait ma sœur ? De mon œil encore normal, je la vois se mettre à genoux pour supplier la femme :

« Emmenez-la à l'hôpital. Je vous en conjure. »

« Tu ne penses quand même pas que je vais l'amener après le cirque que m'a fait le médecin la dernière fois. Il n'en est pas question. »

« Oh ! s'il vous plaît je vous en supplie. Je n'ai plus qu'elle. »

« Ça, il fallait y penser avant d'être juive. »

La femme se met alors en colère, la frappe à tour de bras et ma sœur s'évanouit.

Cela fait trois jours que je suis dans cet état et j'ai peur. Ce matin-là, Madame B se décide enfin à agir sur l'insistance d'une voisine. Je pense que je me souviendrai toute ma vie de cet événement. Je suis conduite à la clinique de Pont-Audemer. Le docteur me dit que l'on va procéder à l'énucléation de mon œil droit qui s'est complètement vidé. Après l'opération, la douleur devient intense, insupportable. Les infirmières sont très affectueuses et chaleureuses avec moi : elles me chouchoutent, c'est si agréable. Je suis surprise de voir que quelqu'un peut être aussi gentil avec moi. J'ai perdu l'habitude de véritables relations humaines. Dans mon malheur, je reçois une bouffée d'amour et cela me fait du bien.



La pointe du canif atteint mon oeil

En Août 1944, je ne retrouve que mon père

En allant faire paître les vaches dans le pré avoisinant la ferme, ma sœur et moi apercevons un homme au bout du chemin. Celui-ci porte un vieux pantalon noir élimé et un gros pull de laine beaucoup trop grand pour lui et qui lui arrive à mi-cuisse. Cet homme s'arrête brusquement et nous regarde. Paulette me dit :

« Ne trouves-tu pas que l'homme qui nous regarde ressemble à Papa ? Bien qu'il soit plus maigre, il a la même allure. Qu'en penses-tu ? »

L'homme entend les derniers mots de la phrase de ma sœur et vient vers nous : « Suzanne, Paulette mes deux petites filles, est-ce bien vous ? » Il s'avance vers nous, nous prend dans ses bras.

Nous nous serrons contre lui, le cœur rempli de surprise et de joie. Après de longues embrassades, notre père nous avoue qu'il nous trouve bien trop maigres et s'interroge sur le fait qu'un mouchoir recouvre mon œil. Il est vrai que nous avons toutes les deux terriblement maigri. En s'approchant de mon visage, son réflexe est immédiatement de soulever le bandeau.

« Ma petite chérie que t'est-il arrivé ? Je t'en supplie raconte-moi ! Ton œil ? » Je lui raconte ce qui s'est passé concernant mon récent accident et la vie chez la fermière. Sa cruauté, sa négligence et son indifférence. Sous le choc, il s'affaisse longuement sur le sol et éclate en sanglots. Puis, soudainement pris de colère, il se relève, nous prend par la main et nous emmène chez le médecin. Une fois arrivés, celui-ci nous dit : « Entrez vite dans ma salle de consultation, je vois que ces pauvres enfants ont besoin de soins. »

Mon père me demande de raconter ce que nous avons enduré. Le médecin est alors lui aussi horrifié par les détails de notre histoire. Après nous avoir écoutées, il nous prescrit ensuite un régime alimentaire adapté. Il reste épouvanté par notre état et s'adressant à mon père : « Vos deux petites filles auraient pu mourir si vous ne les aviez pas enlevées à cette maudite fermière. »

Rassurées, ma sœur et moi, nous nous réjouissons d'avoir pu retrouver notre père sain et sauf. Tout de suite après la visite médicale mon père nous explique que nous ne pouvons pas rester près de lui car il n'a ni

logement ni travail et il ne peut pas s'occuper de nous. Il nous place chez une dame qui peut nous abriter en attendant que sa situation se régularise.

« Mes petites filles, là-bas, vous serez très bien accueillies et ils prendront soin de vous. » Tristes de quitter une nouvelle fois notre père, Paulette et moi nous nous plions à sa volonté. Notre séjour dans la famille se passe bien et en moins de trois mois ma sœur reprend 13 kilos et moi 12 kilos. Malgré tout notre père continue à nous manquer.



Mon père éclate en sanglots lors de nos retrouvailles

Le temps de la reconstruction : je suis adolescente

Cette dame me donne l'impression de ne pas nous aimer et de nous héberger seulement pour disposer d'un revenu complémentaire. Je pense constamment à mon père. Il nous manque cruellement. Après ces trois mois passés chez cette femme, nous racontons à notre père et en détail ce que nous avons subi dans cette ferme durant 17 mois. Il intente un procès à notre tyran, Madame B. Elle est condamnée à 6 mois de prison ferme. Nous sommes contraintes de témoigner à son procès nous qui voulions oublier cette période de souffrance et nous projeter vers l'avenir. Notre père est toujours dans l'impossibilité de nous héberger, il nous replace dans une Maison d'enfants dont les parents ont été déportés, une structure sous l'égide de l'Oeuvre de Secours aux Enfants. Nous arrivons alors dans un parc. Au centre se dresse une immense bâtisse appelée Château de Corbeville. Une petite forêt entoure le refuge. De splendides plantes diverses et variées envahissent le jardin. Une trentaine d'enfants d'environ nos âges vivent au château. Ils sont pratiquement tous orphelins. Ils portent pour la plupart la souffrance et la douleur sur leurs traits. Cependant, ils ont l'air heureux de l'arrivée régulière de nouveaux pensionnaires. Paulette est l'aînée de la Maison et elle est alors âgée de 14 ans. La directrice s'appelle Louba Pludermacher, c'est une femme exceptionnelle dotée d'un fort caractère et toujours prête à se dévouer pour chacun d'entre nous. Même si elle peut se montrer sévère, nous l'aimons beaucoup parce qu'elle est juste. Elle a d'ailleurs marqué notre éducation d'une manière inoubliable. Elle nous aime vraiment. Plusieurs moniteurs l'aident toute la journée et s'occupent aussi de notre éducation. La discipline est de mise en raison du comportement perturbateur de certains enfants. On ne peut pas vraiment leur en vouloir en raison de leurs drames familiaux. Le climat qui règne au château est chaleureux. Nous sommes comme une famille. Nous, les enfants de la Shoah, surtout ma sœur et Sylvain Pludermacher, avons des milliers d'idées et nous réalisons même un journal mural. Nous ne voulons pas revivre les atrocités de la guerre c'est pourquoi nous voulons bâtir un monde meilleur. Cette période de nos vies reste à jamais gravée dans nos mémoires. Elle est une aide

précieuse à notre reconstruction. Le château a même fini par compenser partiellement l'absence de nos proches mais nous espérons et attendons toujours le retour de nos parents déportés.

Mon père nous récupère finalement. Nous habitons à Soisy-sous-Montmorency. La vie redevient à peu de choses près « normale ». Le jour où nous retournons à l'école, je ressens une sorte de soulagement. Nous ne portons plus l'étoile jaune qui nous a tant fait souffrir. Et personne ne se moque de nous, nous sommes comme n'importe quelle autre élève. Je me sens vraiment libre. Les Juifs ne sont plus sujets aux discriminations. Nous ne nous sentons plus mises à l'écart. Cela nous fait le plus grand bien. Paulette est très douée pour les études. Elle veut devenir professeur de philosophie. Son niveau dans cette matière est époustouflant. Elle réussit d'ailleurs son concours d'entrée à l'École Normale Supérieure de Fontenay quand elle tombe malade. Elle est alors internée dans un asile psychiatrique jusqu'à sa mort.

Je fais un rêve : je suis maintenant une femme

Depuis que je travaille entourée d'enfants, les années ont filé si vite que je n'ai pas vu le temps passer. Je suis maintenant une femme. Je ne parviens toujours pas à m'habituer à l'absence de ma mère et de mon petit frère.

« Je la vois, c'est elle, maman. Paulette et papa vont être si heureux quand je vais la ramener à la maison. Elle traverse, ça y est. Mam...! »

Ah ! Encore ce rêve, ou plutôt ce cauchemar. À chaque fois, c'est la même chose, je vois cette femme qui ressemble comme une goutte d'eau à maman, je l'appelle et quand je suis sur le point de la rattraper, je me réveille. C'est insupportable, je n'en peux plus. Et pourtant j'espère qu'elle va revenir avec Daniel et que nous reprendrons une vie heureuse et normale. Ah ! Ce Daniel qu'il me manque. Il était si petit et il nous apportait tant de gaieté dans notre vie si dure et maman si douce et attentionnée, ils me manquent tellement tous les deux. Je vais prendre un peu l'air, ça me fera le plus grand bien. Je fais une dizaine de pas quand tout à coup une pensée me vient : papa est né un 30 septembre, mon petit frère un 30 septembre et mon fils Joël lui aussi. C'est sûrement un signe. Mais que veut-il révéler ? Serait-il une raison à me pousser à croire encore plus fort au retour de maman et Daniel ? Je pense que oui. J'ai toujours pensé qu'ils réapparaîtraient un jour. Bon, pourquoi ne pas prendre du pain pour le petit déjeuner. Quand j'entre dans la boulangerie, je prends comme prévu une baguette, et je vois sur le comptoir écrit à la une du journal : « Serge Klarsfeld, avocat juif, recense les listes de tous les convois de déportation de la Seconde Guerre mondiale. » Tiens, ça a l'air intéressant. « Rajoutez-moi le journal s'il vous plaît Monsieur. » En rentrant chez moi, après le petit déjeuner, je m'installe fébrilement dans un fauteuil et commence la lecture du journal. J'apprends que Serge Klarsfeld a répertorié tous les noms et les convois des déportés à Auschwitz-Birkenau, on pourra d'ailleurs voir plus tard à Paris tous ces noms inscrits sur un grand mur au Mémorial de la Shoah. Je me procure alors son livre intitulé

« Le Mémorial de la déportation des Juifs de France. »

« Est-ce possible que les noms de maman et Daniel y soient inscrits ? »

Les noms de maman et de Daniel figurent bien dans les pages de ce livre. Je découvre qu'ils ont été déportés par le convoi 58 en date du 31 juillet 1943. Je sais maintenant qu'ils ne rentreront plus jamais. Quelques années plus tard, accompagnée de mon mari, nous nous sommes rendus devant le Mur des noms. Quand nous nous sommes trouvés devant le monument, je me suis mise à chercher le nom de ma mère, Rywka Szuster, et de mon petit frère, Daniel Szuster. Ils sont bien gravés sur ce mur en pierre de Jérusalem au milieu de milliers d'autres. Après avoir lu ces lettres de cendres, je suis submergée par une grande émotion. Maintenant, tout ce qui me reste d'eux, c'est cette photo dans le salon et deux noms gravés sur un mur.



Je rêve de maman

Le voyage à Auschwitz : j'ai 62 ans

En 1995, à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de la libération des camps de la mort, mon mari et moi, nous nous rendons, avec l'Amicale des Anciens déportés d'Auschwitz, à l'endroit où s'est déroulé le plus grand meurtre de masse de l'humanité. Ce voyage me tient beaucoup à cœur puisque à l'âge de 62 ans, je me suis enfin résolue à aller sur le lieu où ont été assassinés ma mère et mon petit frère.

Sur le chemin, de nombreuses pensées traversent mon esprit et je m'interroge : « Pourquoi cela leur est-il arrivé ? Daniel, un jeune bébé à peine âgé de 10 mois, ma mère, tant d'êtres humains innocents qui ne demandaient qu'à vivre. »

Enfin parvenue sur les lieux, je vais au camp principal là où se trouve le musée puis à l'endroit terrible d'Auschwitz-Birkenau. Je me sens très émue sur ces terres de malheur où des centaines de milliers de Juifs, des personnes sans défense y compris Daniel et ma mère ont été massacrés, tués, gazés et brûlés ici simplement parce qu'ils avaient le tort d'être nés juifs.

En me dirigeant vers les chambres à gaz, je me dis : « Des milliers de Juifs, d'enfants ont fait le même chemin que toi il y a plus de 50 ans pour aller à l'abattoir. Pourquoi toi as-tu été épargnée et pas les autres ? »

Enfin, arrivée devant les ruines des crématoires car les nazis avaient tout détruit pour effacer les preuves de leurs crimes, à côté des débris matériels, je sens le besoin irrépressible de conserver une part des miens pour en faire définitivement le deuil.

Alors, je ramasse une petite pierre dans les décombres du four crématoire et je la glisse dans mon sac. Puis dans un lac où les nazis déversaient les cendres de leurs victimes, je prends un petit tube que je remplis d'eau. Dans cette eau, peut-être se trouvent les traces de ma mère et de Daniel. Ces deux reliques, je les ramène précieusement chez moi, ils représentent pour moi, une matière, une partie de leurs corps, la sépulture à laquelle ils n'ont jamais eu droit.



Le portail d'entrée d'Auschwitz-Birkenau

Une mémoire à partager : j'ai 70 ans

Quand cela débute, je ne suis qu'une petite fille insouciante qui joue tranquillement, loin de m'imaginer une suite aussi funeste.

Maintenant que je suis adulte, je me rends compte, du haut de mes 70 ans, que cela ne doit en aucun cas sombrer dans l'oubli. Alors, je décide de réaliser des interviews, d'écrire des lettres, des articles, dans lesquels je relate ces événements.

Au plus profond de moi, je ne veux pas que dans le futur cela se reproduise.

Ces atrocités ont vraiment eu lieu, ce n'est pas une fiction, moi, je le sais bien car j'y ai laissé les êtres les plus chers à mon cœur.

Dire que de simples idées, lancées par des fanatiques, peuvent aller jusque-là. C'est révoltant. C'est pour cela qu'il faut que tout le monde prenne conscience que la Seconde Guerre mondiale, ce n'est pas que quelques dates dans un livre d'histoire mais plutôt que celles-ci représentent des hommes, des femmes et des enfants décimés par la folie d'une poignée d'hommes.

J'ai témoigné à l'INA, j'interviens dans les écoles et les collèges. Je ne veux pas que cette période tombe dans l'oubli, je veux participer à l'éveil des consciences et au renforcement de la vigilance. Le pire est toujours possible, il est tapi dans l'ombre et il peut ressurgir à tout moment.

Moi-même, j'y ai perdu mon petit frère Daniel, un nourrisson vulnérable et très aimé ainsi que ma mère. L'amour de mon mari et de mes enfants m'a donné un « coup de fouet », ils m'ont encouragée à vous faire partager cela. Je suis un témoin vivant direct et je me sens investie d'une mission pédagogique.

Alors, vous qui êtes jeunes et plein d'énergie, levez-vous, engagez-vous et mettez 300 % de vos capacités dans vos actions pour un monde meilleur, apaisé et sans discriminations.

ENTRETIEN AVEC MADAME SPILER

L'ÉTOILE JAUNE

Que représente pour vous l'étoile jaune ?

J'avais 9 ans lorsque ma mère a cousu l'étoile jaune sur mes vêtements. L'obligation de porter ce signe distinctif d'appartenance à une population différente m'a d'abord étonnée, puis troublée et blessée. Cette étoile a été le révélateur de mon identité juive alors que je me sentais française comme tout le monde. Je ne m'imaginai pas différente des autres et la contrainte de porter sur ma poitrine cette étoile me désignant comme juive a été pour moi un camouflet. On me faisait comprendre que les Juifs étaient une catégorie de gens que l'on séparait du reste de la population et que l'on marquait d'un sceau.

Quel a été votre sentiment lorsque vous l'avez portée pour la première fois ?

C'était la première fois que j'allais à l'école avec mon étoile jaune sur la poitrine. Je jugeais cet insigne humiliant et dégradant et j'avais l'impression qu'on me montrait du doigt. Je craignais la réaction des autres élèves. Heureusement, ni mes camarades ni mon institutrice n'ont modifié leur comportement à mon égard et cette attitude digne et compréhensive m'a aidée à affronter cette difficile épreuve.

Qu'est-ce qui a changé dans votre existence quotidienne avec l'apparition des lois anti-juives ?

Lorsque les lois anti-juives ont été instituées, ma vie quotidienne s'est dégradée et est devenue très restreinte et précaire. Le périmètre de ma vie se limitait au trajet maison-école et école-maison. Nous n'avions plus aucune distraction, aucun loisir, nos droits les plus élémentaires étaient bafoués, nous étions relégués à un statut d'êtres inférieurs aux règles discriminatoires et humiliantes. Nous ne sortions plus, notre famille était notre seul lieu de vie, là où on se sentait en sécurité et entourés d'affection.

L'ARRESTATION

Quelle a été votre réaction au moment de l'arrestation par la police française ?

Le souvenir de notre arrestation, le 26 mars 1943, est aussi vif et présent dans ma mémoire que si cela s'était passé hier.

Au moment précis de notre arrestation - suite à une dénonciation - je n'avais pas conscience de ce qui nous arrivait. Un inspecteur de police venait nous arrêter, ma mère nous disait de nous sauver et de nous cacher chez une voisine, je n'imaginai pas à ce moment-là la suite des événements, ni les conséquences dramatiques de cet acte. Ce n'est qu'au fur et à mesure de l'évolution des situations que j'ai réalisé l'ampleur du cataclysme qui s'abattait sur nous.

Quel est le dernier souvenir que vous avez de votre mère et de votre petit frère ?

Le moment le plus douloureux, le souvenir le plus déchirant pour moi est la visite que nous avons rendue à notre mère et à notre petit frère à l'Hôpital Rothschild, quelques jours après l'arrestation. Ce fut notre dernière rencontre, nos derniers échanges, nos dernières étreintes, nos derniers baisers. Ces moments ultimes, je les ai encore aujourd'hui à fleur de peau. Ma mère me serre toujours dans ses bras, m'embrasse, m'encourage et me transmet son amour. Ces images ne me quittent pas et elles me poursuivront jusqu'à la fin de ma vie. En me remémorant ces instants, j'ai toujours 10 ans et Daniel a toujours 6 mois...

Avec le recul, je m'interroge : si je n'avais pas cette photo prise une semaine avant notre arrestation, la seule photo que je possède de mon petit frère Daniel, me souviendrais-je encore de ses traits, de son visage ? Et de celui de ma maman ? Cette photo m'est exceptionnellement précieuse. Parfois, lorsque le soleil darde ses rayons sur la photo exposée dans le salon, celle-ci s'illumine et semble s'animer, Daniel et Maman reprennent vie, ils me regardent et me sourient...

LES RETROUVAILLES

Comment avez-vous vécu les retrouvailles avec votre père ?

Lorsque nous avons retrouvé notre père, dans le pré où nous faisons paître les vaches à la fin du mois d'août 1944, je venais de raconter à ma sœur le rêve prémonitoire que j'avais fait la nuit précédente. Dans mon rêve, mon père m'était apparu et il m'avait parlé. Je ne me souvenais plus de ses paroles, mais celles-ci me semblaient si douces et son sourire si encourageant que j'étais encore sous le coup de l'émotion. Puis, lorsqu'il est soudain apparu au loin, qu'il s'est approché de nous et, qu'après de longues hésitations, nous nous sommes enfin reconnus puis jetés dans les bras les uns des autres, ce fut alors une scène poignante, bouleversante et déchirante. Nous n'en croyions pas nos yeux. Nous attendions ce moment avec tant d'impatience ! Car c'était bien la certitude de retrouver bientôt nos parents qui nous avait permis, à ma sœur et à moi, de lutter et de survivre jusque-là. Et puis là, à ce moment précis, je n'arrivais pas à réaliser que c'était réel, que je ne rêvais pas, que c'était bien mon père qui se trouvait devant moi. Nous vivions dans un tel cauchemar l'instant auparavant, que ces retrouvailles, cette délivrance, ce retour à une vie normale me paraissaient irréels.

Mon père nous a regardées des pieds à la tête, les larmes aux yeux. Il souffrait de nous découvrir dans cet état de délabrement extrême. Puis, lorsqu'il a soulevé le mouchoir qui recouvrait mon œil droit et qu'il a vu ce trou béant, il a poussé un hurlement de douleur et il s'est écroulé sur le sol secoué par des sanglots interminables. Agité de convulsions, il pleurait toutes les larmes de son corps. Il semblait si malheureux. Jamais je n'aurais pu imaginer mon père dans une aussi profonde souffrance. Ensuite, il nous a serrées dans ses bras en balbutiant: "Suzanne, Paulette, mes filles chéries, c'est vous ?" Il nous a encore contemplées, éberlué, et il a pleuré à chaudes larmes.

Puis, lorsque nous sommes reparties Paulette et moi, en donnant la main à notre père, cette main chaude et rassurante, vers notre nouvelle destinée, j'ai compris que nous tournions la page et que notre papa serait désormais à nos côtés.

Connaissez-vous alors le sort de votre mère et de votre petit frère ?

Nous ne savions pas ce qui était advenu de notre maman et de notre petit frère. Maintenant que notre père était de retour, j'étais certaine qu'ils reviendraient très vite. Bientôt, nous pourrions reprendre notre vie de famille douillette et chaleureuse comme autrefois. Il ne pouvait en être autrement, c'était impensable. Ma petite maman que j'aimais tant, avec qui j'avais tant de connivence, que je sentais toujours à mes côtés pour me protéger, qui nous préparait avec amour de si bons petits plats. Elle m'avait sauvé la vie en me sommant de fuir avec Paulette lors de notre arrestation. Ultime acte d'amour d'une mère ! Comme il lui a fallu du courage pour se séparer de nous ! Et lorsqu'elle avait demandé à une voisine de prendre Daniel, ce petit bébé de six mois à peine qu'elle allaitait encore, quel comportement héroïque pour une maman dont le geste naturel est de garder son bébé avec soi dans le but de le protéger. A cet instant, elle savait que la survie de son bébé n'était pas auprès d'elle mais dans un lieu étranger, non juif. Et elle a accompli ce geste de désespoir, contre nature, mais dans cette circonstance, un acte de courage unique et hors du commun, pour sauver son bébé. Mon cœur pleure lorsque j'imagine cette scène. Mais je pense aussi à la tournure qu'auraient pu prendre les événements si cette voisine avait accepté de garder Daniel... J'ai attendu ma mère pendant de longues années. En vain. Elle n'a cessé de me manquer. Une mère est unique et irremplaçable.

Quant à Daniel, ce petit être délicat, tendre et plein de vie, que nous avions choyé et adoré, nous pensions qu'il partagerait notre futur et que nous le verrions grandir, s'épanouir à nos côtés, au sein d'une famille à nouveau réunie et heureuse comme dans le passé. C'était dans la logique des choses. Un petit bébé a tout son avenir devant lui. Mais ses bourreaux, ses assassins en avaient décidé autrement. Ce bébé était dangereux pour la société. Il fallait le massacrer, anéantir toute cette race de sous-hommes nuisibles à l'humanité. Daniel n'a pas eu le bonheur de vivre, de sourire à la vie, de grandir. Sa vie s'est arrêtée à l'âge de dix mois, à l'aube de son destin. Parce que des criminels avaient jugé qu'il avait assez vécu. Comme pour des dizaines et des dizaines, des centaines de milliers d'autres enfants innocents, parce

que nés juifs.

Mais j'ignorais à ce moment le sort qui avait été réservé à ma mère et à mon petit frère. J'ai très longtemps cru qu'ils reviendraient, qu'ils réapparaîtraient dans ma vie, même beaucoup plus tard, car je n'avais aucune preuve matérielle de leur mort.

LA RECONSTRUCTION

Comment parvient-on à reprendre une vie normale après de telles épreuves ?

Après un court séjour chez une nourrice afin de nous permettre de reprendre du poids, de recouvrer nos forces et notre santé, mon père nous a placées, ma sœur et moi, dans une Maison d'enfants de l'OSE, le Château de Corbeville, regroupant des orphelins, fils et filles de déportés, tous meurtris par la guerre et qui se retrouvaient là dans l'attente d'une solution plus stable pour leur avenir. Nous sortions tous d'un drame terrible, la guerre nous avait séparés et amputés de nos parents, nous étions anéantis et sans repères. Un sentiment de douleur mêlé d'attente et d'espoir nous animait tous. Nous devons réapprendre à vivre. C'est dans ce foyer chaleureux, sous la direction d'une femme exceptionnelle, énergique et dynamique, Louba, que nous avons pu commencer à nous reconstruire. Elle nous a encouragé à envisager l'avenir autrement. Elle nous a redonné de l'espoir et nous a fait comprendre que nous avions notre avenir entre nos mains, que la société avait besoin de nous et que nous pourrions nous rendre utiles, que nous devons construire un monde meilleur afin que plus jamais ne se reproduise cette catastrophe que nous venions de vivre. Elle nous a donné le goût de la culture et nous a ouvert l'esprit. Elle nous a appris à réagir et à nous battre. Plus tard, lorsque nous avons été confrontés à la vie, nous avons dû faire en sorte d'oublier ce passé douloureux et traumatisant, et regarder vers l'avenir. Pour me construire une vie normale, j'ai été dans l'obligation d'enfouir tout ce passé au plus profond de mon être et de m'engager dans la vie comme si de rien n'était. J'y suis parvenue.

Je me dois cependant de signaler que la plaie reste béante à jamais.

On ne peut pas guérir de l'assassinat de sa mère ni d'avoir perdu son enfance. Cette blessure est indélébile...

Mais on peut se reconstruire, faire des projets, aimer, fonder une famille, donner la vie, vivre normalement, rendre son entourage heureux, lutter et résister. On peut se battre, croire en ses rêves. L'espoir et l'optimisme sont toujours au rendez-vous.

L'amour de la vie et des êtres humains sont les moteurs essentiels qui m'ont toujours portée et qui m'ont permis d'aller de l'avant.

LA MALADIE DE MA SŒUR

Comment avez-vous réagi à la maladie de votre sœur ?

Lorsque j'ai pris conscience de la maladie de ma sœur, devenue schizophrène, j'avais 18 ans et Paulette 20 ans. Je venais d'obtenir mon diplôme d'auxiliaire de puériculture et ma sœur de réussir son concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de Fontenay. Elle était très douée pour les études et elle étudiait jour et nuit. Elle voulait enseigner la philosophie. Ses professeurs l'encourageaient dans cette voie car elle était brillante. Son parcours semblait tout tracé et elle était vouée à un bel avenir.

Cette maladie s'était installée insidieusement et lorsque j'ai découvert que ses comportements violents n'étaient pas normaux, je m'en suis ouverte à mon père. Après une visite à l'Hôpital Sainte-Anne, Paulette fut immédiatement internée dans un hôpital psychiatrique. Après de multiples traitements, dont des électrochocs, sa maladie fut jugée incurable. Elle vivait dans un autre monde, ne nous reconnaissait plus, elle était devenue brutale, incohérente et imprévisible. Elle fut quelquefois enfermée dans une pièce, sanglée dans une camisole de force. Sa vie est devenue un enfer, pour elle et pour nous. Elle a passé toute sa vie dans des établissements psychiatriques. Elle est décédée il y a deux ans.

Quel gâchis ! Tant d'intelligence et de capacités exceptionnelles mises au rebut ! Je n'ai cessé

de penser que si ma mère avait été présente à nos côtés, Paulette n'aurait

pas sombré dans la folie car notre mère aurait veillé sur elle...

Quand ma sœur a été internée à l'hôpital, je me suis retrouvée seule pour la première fois. Elle avait toujours été à mes côtés, nous avons traversé toutes nos épreuves ensemble, nous ne nous étions jamais quittées. Elle faisait partie de moi-même. Il m'a fallu réagir, ne pas me laisser abattre, me prendre en main, tracer ma route toute seule. Pour ne pas sombrer dans la dépression qui avait gagné mon père, j'ai décidé de sauter le pas, de me tourner vers d'autres horizons.

L'Etat d'Israël venait d'acquérir son indépendance. Le pays avait besoin de bras jeunes et vigoureux pour le construire, d'esprits ouverts et de gens courageux. Je fus volontaire pour cet avenir enthousiasmant qui donnait un sens à ma vie et je m'éloignais ainsi d'un lieu où l'antisémitisme avait brisé ma vie. Je quittai la France et m'embarquai sur un bateau en route pour Israël et le kibboutz.

LES RÊVES

Quels types de rêves faisiez-vous après votre retour à la vie normale ?

Pendant de très longues années, deux rêves ont hanté mes nuits.

Dans le premier, j'étais une petite fille et je courais derrière une dame qui était ma maman. Elle marchait d'un pas égal en me tournant le dos. Moi, je courais derrière elle, les bras tendus, et je criais Maman, Maman ! Mais elle ne se retournait jamais, elle avançait toujours, elle ne m'entendait pas. Et je courais et je courais désespérément et jamais je ne la rattrapais. Lorsque je me réveillais, j'étais en sueur et remplie d'angoisse.

Dans le second, nous étions seules dans une maison, Paulette et moi. Quelqu'un traversait la cour bruyamment puis montait des escaliers. Nous étions encore des enfants et nous avions peur. Nous nous agrippions l'une à l'autre, nous nous serrions dans les bras l'une de l'autre.

L'agresseur fracassait sauvagement la porte et au moment où il s'apprêtait à pénétrer chez nous, je me réveillais épouvantée, en nage et il me fallait un long moment pour sortir de mon cauchemar.

En faites-vous encore sur ces sujets ?

Non, ces cauchemars ont disparu depuis longtemps. D'ailleurs, je ne me souviens plus jamais de mes rêves...

LE RETOUR EN FRANCE APRES 5 ANS EN ISRAËL

Pourquoi êtes-vous revenue en France, le pays qui est la cause de votre tragédie ?

Cela faisait déjà plus de cinq ans que je vivais au kibboutz. Je me suis occupée durant ces cinq années d'un groupe de sept enfants, depuis l'âge de huit mois jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge d'accéder à l'école élémentaire. Ils étaient entièrement sous ma responsabilité, j'étais leur "metapelet". Le groupe était harmonieux, chaque enfant s'épanouissait selon sa personnalité propre, ils étaient calmes et équilibrés. Nous avons vécu ensemble de très agréables moments, très exaltants, notre affection était réciproque et ces enfants m'ont apporté beaucoup de bonheur et de grandes satisfactions. Je pense que ce bonheur était partagé.

Un jour, mon père m'a envoyé un billet de bateau pour venir passer des vacances en France. Le kibboutz a accepté ma demande et m'a libérée pour deux à trois semaines.

Quel a été votre sentiment lors de votre retour à Marseille ?

Lorsque le bateau accosta à Marseille, mon émotion fut intense. Mon cœur battait la chamade et je pleurai à chaudes larmes. Et quand je foulai le sol français, mes larmes redoublèrent d'intensité. Je n'imaginai pas que mon attachement à la France pouvait être si vif et si profond. Après cinq années passées loin de mon pays natal, je prenais soudain conscience de mon lien viscéral à la France et de la profondeur de mes sentiments pour cette terre qui m'avait vue naître et grandir. Toutes les sensations de mon enfance et de ma vie familiale inondaient mon être, j'étais étourdie de bonheur. Je me sentais chez moi, j'étais dans mon élément naturel, j'avais réintégré ma patrie.

On ne gomme pas artificiellement, même poussée par un idéal, un attachement indéfectible à une terre. C'était bel et bien la France qui

était mon pays et il avait fallu cette longue absence et ce retour inopiné pour que cette vérité éclate comme une bombe et se révèle à mon cœur. J'avais laissé dans mon kibboutz en Israël de nombreux amis qui me demandèrent de revenir. J'ai hésité car je m'étais engagée avec eux dans un long travail de pionniers et je les abandonnais en cours de route. Mais la France était devenue indissociable de moi-même. Je pris donc la décision de rester en France.

LE VOYAGE A AUSCHWITZ

Pourquoi êtes-vous allée à Auschwitz ?

En avril 1995, pour le cinquantième anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz- Birkenau, je me suis inscrite avec mon mari à un voyage de six jours organisé par l'Amicale des Déportés d'Auschwitz. Portail, barbelés, miradors, Auschwitz, le camp le plus grand et le plus meurtrier des camps d'extermination de l'époque hitlérienne. Visite des anciens blocks, accompagnés des récits de sang et de larmes des anciens déportés qui sont à nos côtés, le Revier, la Place d'appel, le Mur des fusillés, dépôt de gerbes, intense émotion...

Puis visite du musée d'Auschwitz. Ici sont entreposées des millions de reliques. Sous le regard horrifié des visiteurs, se dressent des monceaux de cheveux, des tresses brunes ou blondes, des empilements de valises, des montagnes de chaussures, de béquilles et de prothèses, des brosses à dents, des milliers de pauvres jouets, des petites parures enfantines, des milliers de lunettes enchevêtrées... témoignages à la puissance cent mille du martyr d'un peuple ! Les victimes dépouillées, la marchandise engrangée, le crématoire faisait le reste... Nous avons défilé silencieusement devant ces humbles vestiges d'un monde anéanti. Spectacle d'apocalypse ! À qui appartenait cette poupée, cette valise, cette chaussure, cette tresse de cheveux, ce nounours ? Tous ont été gazés, brûlés et réduits en cendres ! Mais ces montagnes de cauchemars qui se dressent devant nous témoignent d'un monde barbare et attestent que cela a bien eu lieu... Attention, semblent-elles dire, nous avons vécu, ne laissez pas le Néant s'approprier notre place, veillez, racontez, réagissez, prenez garde. Que nos assassinats servent au moins

à préserver l'avenir, ne nous oubliez jamais !

Plus loin, des photos, des papiers, des formulaires, des bons de livraison, des pièces comptables, des bons d'expédition de cheveux humains, cheveux de femmes, cheveux d'hommes, leur poids, leur destination... Cette matière première servira à l'industrie nazie pour fabriquer, entre autres, des bonnes vestes fourrées pour les braves soldats allemands qui se battaient sur le front de l'Est. Quelle ignominie, quelle abjection !

Quelques kilomètres encore et nous pénétrons dans Birkenau, camp d'extermination. Chambres à gaz, fours crématoires, cheminée géante. Avant de fuir, les nazis ont tenté de tout détruire. Nous traversons des ruines... Ici, se trouvaient les chambres à gaz, les fours crématoires... C'est ici que ma mère et Daniel ont vécu leurs derniers instants, c'est là qu'ils ont été assassinés. Je veux ramener de ce lieu apocalyptique des vestiges de douleur.

Je me suis baissée, j'ai ramassé une pierre dans les ruines du four crématoire, là où mes deux êtres chers ont été réduits en cendres. Un peu plus loin, dans un étang où les nazis déversaient les trop-pleins de cendres des fours crématoires, j'ai recueilli dans une capsule un peu d'eau, cette eau de supplice qui peut-être contenait une part infime de maman et Daniel... J'ai ramené ces deux objets symboliques chez moi, je les ai placés dans une boîte et je les conserve précieusement comme des reliques. C'est un peu leur sépulture...

En foulant le sol de Birkenau, j'ai essayé de reconstituer les derniers instants de ma mère et de mon petit frère. Je me suis imaginée une scène atroce. J'ai pensé qu'ils avaient effectué le voyage de Drancy à Auschwitz le 31 juillet 1943, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, par une chaleur torride, dans des wagons à bestiaux plombés, sans air, sans nourriture, sans eau. Daniel venait de séjourner à Drancy pendant quatre mois. Il était alors âgé de dix mois et, sous-alimenté, il devait être très affaibli, peut-être malade. Il n'a sans doute pas supporté ce transport cauchemardesque. Il a vraisemblablement succombé dans les bras de ma mère pendant le voyage. Je peux imaginer la douleur de ma mère. Peut-être en est-elle devenue folle ? Je ne le saurai jamais... Cette visite à Auschwitz m'a profondément marquée.

Je devais faire ce voyage, c'était une nécessité. Auschwitz est le lieu

d'enfer où ma mère et mon petit frère ont été assassinés et où près d'un million et demi de Juifs périrent tragiquement. Pour leur mémoire, par respect pour eux, pour les honorer et pour leur montrer qu'on ne les oublie pas, c'était un devoir indispensable mais aussi un besoin. Je devais venir rendre visite à nos morts, m'immerger dans ce lieu de supplice. Revenir sur leurs pas.

Il m'a fallu attendre cinquante ans avant de réaliser cette démarche...

En quoi les épreuves endurées par la guerre ont-elles changé votre vie quotidienne et vos relations avec les autres ?

Lorsque l'on a subi des épreuves sévères dans sa vie, on s'engage dans celle-ci avec beaucoup de philosophie, on relativise les choses. On sait apprécier les petits bonheurs quotidiens, on aborde la vie avec profondeur et discernement et on prend conscience de son côté éphémère. Mais aussi, on s'ouvre aux autres, on les écoute, on partage leurs bonheurs et leurs malheurs, on les aime. L'être humain est ce qu'il y a de plus beau et de plus complexe. L'amitié est un sentiment noble qui vous enrichit et procure d'immenses bonheurs. Les bases essentielles de la vie sont les qualités humaines que chacun recèle en lui-même et il faut savoir les déceler et les apprécier. Quand on accepte l'être humain tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, on grandit plus vite. Le sens de la vie est plus lumineux lorsque vous croyez en l'être humain et que vous avez confiance en l'humanité et en l'avenir. C'est du moins ce que je pense. D'ailleurs, toute ma vie je me suis engagée dans des causes que je croyais justes, au service de tous. J'estime qu'il ne faut jamais rester attentiste mais au contraire, toujours être acteur de sa vie. Agir, résister, lutter, aimer, croire en l'avenir, participer à des combats. Beaucoup de personnes l'ont pratiqué pendant la guerre, elles ont résisté, elles ont lutté contre l'envahisseur et le régime de Vichy, elles ont sauvé des vies humaines, souvent au péril de leur propre vie. Elles ont mis leur vie au service de l'humanité. J'ai une grande admiration pour elles...

Pensez-vous que de telles situations peuvent se reproduire ?

J'ai eu l'occasion, il y a peu de temps, d'entendre une personne tenir les

propos suivants : “Il nous faudrait un Hitler en France pour y mettre un peu d’ordre !” Ces paroles n’étaient pas prononcées contre les Juifs mais contre les Maghrébins. On doit toujours trouver des boucs émissaires aux malheurs des Français. Sous des masques divers et de prétendues causes, le nationalisme, la défense des droits des Français, le rejet des étrangers, les relents nauséabonds de l’extrême droite sont toujours présents et ses partisans attendent que les conditions soient favorables pour avancer leurs théories racistes et raciales qui s’apparentent à celles du nazisme. Dans de nombreux pays, ces doctrines s’amplifient et elles peuvent devenir dangereuses. Certains négationnistes réfutent l’existence des chambres à gaz et l’extermination systématique des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Nous devons toujours rester très vigilants et ne jamais baisser les bras. C’est par la haine des Juifs et des théories hallucinantes sur leurs nuisances et la nécessité de s’en débarrasser qu’a commencé la chasse aux Juifs et que les tragédies de la Shoah ont pu se réaliser.

Nous ne sommes pas à l’abri d’autres événements, drames ou guerres d’ordre raciste. C’est pourquoi nous devons toujours lutter contre toute forme de racisme, contre cette haine qui mène à la violence et à la barbarie. C’est également pourquoi nous devons préparer nos jeunes à de telles éventualités, leur expliquer comment de telles situations peuvent se produire, éveiller leur intelligence et leur lucidité afin qu’ils deviennent les garants d’un avenir non raciste.

Dans votre parcours, quelle est l’épreuve qui a été la plus marquante ?

Incontestablement, la perte de ma mère. Puis celle de Daniel, à l’aube de sa vie. La maladie de ma sœur. Mais aussi l’accident de mon œil, qui a été un handicap durant toute ma vie.

PARDONNER

Avez-vous réussi à pardonner à tous ceux qui vous ont fait du mal durant cette période, les nazis, le régime de Vichy, la fermière ? Suis-je prête à pardonner ? Pardonner à qui ?

Personne n'est jamais venu me demander pardon. Les nazis qui ont été questionnés à ce sujet ont tous répondu qu'ils n'avaient fait que leur devoir, qu'ils obéissaient aux ordres. Aucun n'a jamais manifesté le moindre remords ni regret. Aucun n'a demandé pardon. Certains ont même clamé que si c'était à refaire ils recommenceraient. D'autres ont poursuivi après la guerre leur barbarie dans d'autres pays dans l'anonymat et l'impunité la plus totale.

Si quelqu'un était venu me demander pardon, dire qu'il regrettait tous ces actes barbares et inhumains qu'il avait commis ou auxquels il avait participé, qu'il n'avait pas conscience alors de la cruauté, de la férocité et de la bestialité de ses actes (ce qui paraît impensable), que les Juifs ou les Tsiganes sont des êtres humains comme les autres, peut-être aurais-je pu me dire qu'il restait encore une part d'humanité en lui. Mais tout de même, tant de sang sur les mains, tant d'assassinats, tant d'actes gratuits, tant de vies humaines anéanties dans des conditions d'une barbarie insoutenable et incompréhensible ! Comment peut-on oublier tout cela, tirer un trait sur nos millions de morts ? Ce serait trahir leur mémoire et encourager la récidive.

En ce qui concerne la fermière, cette femme était inculte, fruste et elle n'avait aucune conscience de ce qu'était le sentiment humain. Elle agissait selon ses intérêts propres et immédiats, sans essayer de comprendre, sans se poser de questions. Il me semble que pour atteindre un tel degré d'inhumanité et de cruauté, et faire vivre un tel calvaire à des enfants, il faut avoir subi soi-même une enfance malheureuse et peut-être avoir été maltraitée ? Je ne peux pas m'expliquer autrement ses agissements et son comportement. Alors, je peux faire acte d'humanité et croire que si cette femme avait été éduquée, si elle avait été moins malmenée par la vie, peut-être aurait-elle pu montrer quelques signes de bienveillance à notre égard et être plus humaine ?

Quel est votre sentiment à l'égard des Allemands aujourd'hui ?

Trois générations se sont succédées depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les Allemands nés après la période du nazisme ne sont en rien responsables des actes commis par leurs ascendants. Ils sont innocents des crimes perpétrés par leurs aïeux. La théorie du

nazisme, basée sur la conquête, la domination et l'asservissement de l'Europe, la purification de la race par l'extermination des peuples et des races qu'elle jugeait inférieurs fait partie du passé hitlérien. Les Allemands d'aujourd'hui sont devenus nos amis et nous construisons ensemble une Europe démocratique, pacifique et humaniste. Nous appliquons ensemble les principes des Droits de l'Homme et du Citoyen. Nos horizons sont identiques.

Nombreux sont les Allemands qui ont encore sur leur conscience le poids des crimes et de la barbarie infligés par leurs arrière grands-parents sous le régime hitlérien, mais cette culpabilité n'est pas fondée. Je peux les comprendre car il leur est insupportable d'admettre que des membres directs de leur famille aient participé, à l'époque, à une telle sauvagerie. Cela dépasse leur entendement et leur esprit en est bouleversé. C'est bien la preuve que les Allemands aujourd'hui sont des êtres humains dignes de toute notre confiance et de notre amitié.

AVEC LE TEMPS – TÉMOIGNER

Quand avez-vous décidé de témoigner ?

Cela faisait longtemps que je souhaitais témoigner auprès des jeunes. Plus j'avais en âge, plus je considérais qu'il était de mon devoir de le faire car les témoins directs et vivants de la Shoah vieillissent, disparaissent progressivement et bientôt plus personne ne sera là pour raconter ce qu'ils ont vécu.

J'ai accepté de témoigner à l'INA (Institut National de l'Audiovisuel) où mon témoignage a été enregistré. Ce fut un moment très chargé d'émotion. Il fallait que je réussisse cette épreuve, l'enjeu en était trop important. Je faisais revivre nos victimes de la Shoah, ma mère, mon petit frère, je les faisais sortir de l'anonymat et de l'oubli, je racontais toute notre histoire, tout ce que nous avons subi sous l'Occupation, je faisais acte de mémoire envers nos morts, je laissais des traces... A la fin de l'enregistrement, tous les responsables qui avaient participé à celui-ci sont venus me remercier chaleureusement et ils m'ont vivement encouragée à aller témoigner dans les établissements

scolaires. J'ai très rapidement décidé d'agir.

J'ai pris des contacts avec des enseignants et à chacune de mes rencontres avec des élèves des écoles et des collègues, tous m'ont donné le sentiment d'être intéressés par mon histoire et par la Shoah en général. Ils écoutent avec une attention soutenue du début à la fin de mes interventions, ils posent de très nombreuses questions très pertinentes, je les sens d'une maturité incroyable. Ils sont curieux et ouverts à tout ce que je leur raconte, ils sont fortement sensibilisés par cette période dramatique de l'histoire. Ils prennent conscience que ces tragédies sont les conséquences directes d'une idéologie basée sur le racisme, l'antisémitisme et la haine.

En quoi est-ce important que des collégiens travaillent et réfléchissent sur votre histoire ?

Etant une rescapée de la Shoah, il m'incombe de témoigner sur cette période pour participer à

la connaissance de cette page noire de l'histoire et pour contribuer à la prise de conscience de tous ceux qui ne l'ont pas vécue. Les jeunes doivent être avertis du fait qu'un antisémitisme délirant (ou toute autre forme de racisme) peut mener à une extermination planifiée et systématique d'un peuple. Le génocide de tout un peuple peut être accompli par un autre peuple, même civilisé, cultivé et industrialisé. Cette tragédie unique dans l'histoire des civilisations doit rester présente dans tous les esprits. Travailler et réfléchir sur mon histoire est donc une mise en garde contre toutes possibilités de récidives.

Je rappelle à ces jeunes qu'ils ont tous une conscience, une morale, un devoir de citoyen et que, plus tard, lorsqu'ils auront à prendre des décisions ou accomplir des actes importants, qu'ils réfléchissent toujours à leurs conséquences et à leurs enjeux. Ils ne doivent jamais se laisser abuser par des arguments faussement patriotiques qui prônent la haine et la violence. J'insiste aussi sur la nécessité de toujours avoir en mémoire cette magnifique devise de la France : Liberté - Egalité - Fraternité et de la mettre en pratique. De se souvenir des valeurs des Droits de l'Homme et du Citoyen qui devront guider toute leur vie et qui feront d'eux des hommes et des femmes dignes et responsables.

J'accompagne leurs professeurs, je participe à leur ouvrir l'esprit, à réfléchir, à aiguiser leur sens de l'analyse et de la critique, à devenir des citoyens pensants et humanistes.

Je leur demande d'être tolérants, fraternels et respectueux des autres, de considérer tous leurs camarades, avec leurs différentes cultures ou couleurs de peau, comme des êtres humains à part égale. Ils ne pourront que s'enrichir de leurs différences. Les jeunes, par nature, ne sont pas racistes car ils ont encore leur fraîcheur, leur pureté et leur générosité, mais ils peuvent le devenir. A nous de les mettre en garde.

Je les sens tous accessibles et sensibles à mes propos et je suis persuadée que nos rencontres ne seront pas vaines. Ils ont tous une grande volonté d'apprendre et de comprendre. A chacune de mes interventions, je suis ébahie par la qualité de leur écoute, de leur concentration et de leurs questions. Tous ces jeunes représentent la France de demain et leur comportement est très rassurant et réconfortant. J'espère que les petites graines que je sème porteront leurs fruits...

TÉMOIGNAGES DE SUZANNE SPILER NÉE SZUSTER



De gauche à droite : Suzanne, Rywka, Daniel (5 mois et 1/2)
et Paulette SZUSTER en mars 1943,
une semaine avant leur arrestation sur dénonciation

BIOGRAPHIE SUCCINCTE DE SUZANNE SPILER NÉE SZUSTER

Biographie extraite du site Internet de l'INA et remaniée par Madame Spiler afin de faciliter la lecture de son témoignage

Deuxième enfant d'un père, Zeilig Szuster, immigré de Pologne en 1924, fondateur à Paris d'un atelier de tailleur employant cinq ouvriers, et d'une mère Rywka arrivée en France en 1930. Suzanne naît en novembre 1932 à Paris et grandit à Montmartre au sein d'une famille juive laïcisée.

Réfugiés à Plouescat en Bretagne, lors de l'offensive de mai 1940, dans la famille d'une employée de son père, Suzanne et les siens regagnent rapidement Paris où, en dépit des mesures antisémites, sa mère donne naissance le 30 septembre 1942 à un petit Daniel. Travaillant en sous-traitance et sans contact avec le public, utilisant des employés non-juifs, l'entreprise paternelle semble avoir échappé provisoirement aux mesures d'« aryansisation ».

Arrêtés à domicile sur dénonciation, le 26 mars 1943, par des inspecteurs français, Daniel et Rywka sont gardés à la maternité de l'Hôpital Rothschild, le temps de l'allaitement, puis transférés au camp de Drancy et déportés le 31 juillet en direction des chambres à gaz d'Auschwitz. Arrêté sur son lieu de travail, le père, Zeilig Szuster, est acheminé directement à Drancy. De là, il est sélectionné avec 21 autres Juifs le 1^{er} juin 1943 pour effectuer des travaux à Orgeval, près de Saint-Germain-en-Laye, puis à Maisons-Laffitte comme homme de peine des SS.

Suzanne et sa sœur aînée Paulette sont parvenues à s'enfuir. Elles sont recueillies par Madame Vincent puis elles sont envoyées au Centre de la rue Lamarck sous l'égide de l'UGIF. Ensuite, elles sont confiées, sans doute sur l'initiative du patron de leur père, à une œuvre non-juive fondée depuis 1927, « La vie au grand air de

l'enfance malheureuse ». Placées dans une ferme de Bourg-Achard, en Normandie, les deux sœurs subissent des mauvais traitements et des humiliations durant un an et demi au cours duquel Suzanne perd accidentellement un œil.

À la Libération, les retrouvailles avec son père, l'accueil au Château de Corbeville, une maison d'enfants de déportés orphelins de la Shoah, le soutien de la directrice Louba Pludermacher, la condamnation de Madame B devant les tribunaux permettent à Suzanne de commencer à se reconstruire tandis que sa sœur sombre quelques années plus tard dans la schizophrénie.

HISTOIRE DE LA FAMILLE SZUSTER PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Texte paru dans le « Mémorial des enfants juifs déportés de France » en 1998

Nous vivions heureux tous les cinq, mon père, ma mère, ma sœur Paulette 12 ans, moi 10 ans et mon petit frère Daniel, à peine âgé de 6 mois. Ce petit bébé arrivé en pleine tourmente égayait par ses babillages, ses sourires et sa joie de vivre notre vie quotidienne devenue terne et frustrante par le port de l'étoile jaune, tous les interdits imposés aux Juifs et la campagne d'antisémitisme acharnée. Ma sœur avait un jour trouvé dans son cartable, glissé par une fillette de sa classe, un tract représentant un Juif affublé d'un nez immense et crochu, tract dont le texte immonde dénonçait le Juif comme un rapace dangereux, responsable de tous les maux de la terre et qu'il fallait anéantir.

Vint ce jour fatidique, l'événement qui bouleversa toute notre vie. Tout bascula ce jour-là. C'était le 26 mars 1943. Nous habitions au 16 de la rue Laghouat, à Paris dans le 18ème arrondissement, un quartier assez pauvre. Vers 7h30, on entendit frapper à la porte. Ma sœur et moi venions de nous lever pour aller à l'école et notre mère nous préparait notre petit déjeuner. Ma mère alla ouvrir et un homme en civil pénétra dans notre appartement. Il venait nous arrêter. Nous devons nous habiller, rassembler quelques affaires, prendre un peu de nourriture et le suivre au commissariat. Il nous indiqua qu'un autre inspecteur s'était rendu directement à l'atelier de mon père, tailleur, situé au rez-de-chaussée de l'immeuble.

Ma mère nous prit à part, ma sœur et moi et nous dit de nous sauver immédiatement et d'aller nous réfugier chez une dame habitant la même rue. Ma sœur refusa. Moi, obéissante, je me rendis chez cette voisine. Ma mère m'avait prévenue : *“Si on te demande où tu vas, dis que tu vas acheter du pain.”* L'inspecteur présent me laissa sortir sans intervenir. J'arrivai donc chez cette femme et quelques instants plus tard ma sœur m'y rejoignit. Mais cette mère de famille juive, dont le mari

avait été déporté, paniqua. Elle avait cinq ou six enfants, dont certains en bas âge et elle craignait pour eux. Elle ne put nous garder. Nous nous retrouvâmes, je ne sais comment, chez une autre dame, non-juive, que nous ne connaissions pas, un peu plus bas dans la rue Laghouat. Elle n'avait pas d'enfant et elle accepta de nous garder provisoirement, malgré les risques qu'elle encourait.

Nous apprîmes plus tard que le policier qui avait arrêté mon père à son atelier était revenu plusieurs jours de suite rôder dans la rue, à notre recherche. Il était furieux que nous ayons réussi à nous échapper et il espérait nous rattraper.

Je me dois de signaler les comportements diamétralement opposés des deux policiers venus nous arrêter, l'un nous laissant partir ma sœur et moi, et l'autre acharné à nous retrouver.

Je sus par ailleurs, après la guerre, que ma mère avait demandé à une voisine de prendre mon petit frère, mais celle-ci avait refusé, répondant : « *Que voulez-vous que j'en fasse ?* »

Nous sommes donc restées, ma sœur et moi, quelque temps enfermées dans l'appartement de cette dame, évitant de nous approcher des fenêtres de crainte d'être aperçues de l'extérieur. Cette femme fut très gentille avec nous. Elle nous occupa, nous apprit à repriser les chaussettes et à tricoter. Un soir, à la tombée de la nuit, elle nous emmena voir notre mère et notre petit frère Daniel à l'Hôpital Rothschild (toutes les femmes allaitant leur bébé étaient transférées à Rothschild). Ce fut une expédition très dangereuse. Cette femme risquait gros en agissant ainsi. Nous longions les murs comme des voleurs de crainte de nous faire arrêter. La dame tremblait de tous ses membres. Après maints détours pour déjouer toute catastrophe possible, nous arrivâmes à l'Hôpital Rothschild où, à l'aide de complicités, sans doute, nous nous trouvâmes dans la salle où séjournait ma mère et mon petit frère. Celui-ci était amaigri, pâle, triste et notre mère également. Elle semblait abattue mais heureuse de nous voir et de nous savoir à l'abri. Elle nous pressa contre son cœur et elle pleura.

Elle nous dit qu'elle n'avait plus de lait et qu'elle serait bientôt envoyée à Drancy avec mon petit frère, rejoindre notre père qui s'y trouvait déjà. « *Faites bien attention à vous. Obéissez à la dame et toi,*

Paulette, veille sur ta sœur. On se reverra peut-être bientôt.” Elle nous embrassa très fort en pleurant. C’est la dernière fois que nous la vîmes. Elle fut déportée avec mon petit frère le 31 juillet 1943. Ils arrivèrent à Auschwitz-Birkenau le 5 août et ils furent dirigés directement vers les chambres à gaz.

Mon père resta à Drancy jusqu’au 1er juin 1943, puis il fut interné dans des cantonnements de la Gestapo à Orgeval et à Maisons-Laffitte, dans la région parisienne, d’où il s’enfuit le 17 août 1944.

Ma sœur et moi fûmes ensuite envoyées chez une autre personne, une coiffeuse, dans l’appartement de laquelle nous restâmes cloîtrées pendant plusieurs jours. Puis on nous emmena rue Lamarck où nous demeurâmes, je suppose, très peu de temps, car mes souvenirs sont assez flous.

Puis un organisme “La vie au grand air de l’enfance malheureuse” nous envoya en Normandie, près de Bourg-Achard, dans l’Eure. Nous échouâmes dans une maison-fermette faisant partie d’un hameau, en pleine campagne. Une jeune femme de 27 ans, robuste, rémunérée par “La vie au grand air” nous recueillit. Ce fut, pour ma sœur et pour moi, le début d’un véritable calvaire qui dura environ quinze à seize mois.

Nous étions à peine nourries, très peu vêtues (couvertes de crevasses et d’engelures), nous étions battues, maltraitées. Levées avec le soleil, nous devions exécuter des travaux jusqu’à la tombée de la nuit, souvent des travaux d’hommes. Travaux des champs (sarclages, récoltes des pommes de terre, des haricots, des betteraves blanches, fenaison, etc.) Nous devions scier et fendre à la hache de grandes bûches de bois que nous pouvions à peine soulever et poser à deux sur le chevalet. Nous devions nous occuper des cochons, des vaches, du poulailler, des lapins. Lorsque nous menions paître les vaches dans les prés ou allions cueillir de l’herbe pour les lapins, c’était pour nous un moment privilégié car nous nous sentions libres. Il nous fallait aussi, à certaines périodes, cueillir des feuilles d’orties en quantité assez grande pour préparer la pâtée aux canetons. Pour éviter de subir les piquûres d’orties sur nos mains, nous avons découvert de vieilles chaussettes trouées dans le grenier. Lorsqu’elle s’aperçut que nous avions protégé nos mains, la femme se mit en colère et nous imposa la cueillette à mains nues.

Celles-ci devinrent tout enflées par les brûlures d'orties.

Un jour, nous rendant dans les champs, nous croisâmes une charrette. Le chemin était très étroit et nous dûmes grimper sur le talus pour lui céder le passage. Mon pied gauche glissa et passa sous les roues de la charrette. Il enfla immédiatement. Ne pouvant me déplacer ni vaquer aux travaux habituels, je fus menée chez le médecin. A la vue de mon pied et sans doute aussi de ma maigreur, le docteur sermonna la femme et la somma de mieux s'occuper de moi. Il lui reprocha ma saleté et la crasse qui recouvrait mes pieds. Il faut dire que c'était l'hiver et que nous étions obligées d'aller nous laver à la mare où les vaches buvaient, les canards patageaient et les grenouilles s'ébattaient. Une couche épaisse de glace recouvrait la mare et nous devions la briser avec de grosses pierres. Autant dire que la toilette était rapide. Pour accéder à ce côté de la mare, il fallait descendre une petite pente accidentée. Etant alors en contrebas, on ne pouvait pas nous voir des fenêtres de la maison. D'où notre toilette très sommaire.

De retour à la maison après notre visite chez le docteur, notre gardienne se mit dans une colère folle. Elle arracha nos vêtements (ce qui fut vite fait car nous étions peu couvertes), attrapa une brosse de chiendent au poil raide servant à dégraisser les cochons, une bouteille de Crésyl réservée au nettoyage de la porcherie, et un seau d'eau froide, et nous traîna toutes nues au milieu de la cour, par un froid glacial. *“Ah ! Vous ne vous lavez pas ! Eh bien ! Je vais vous laver, moi !”* Et elle se mit à nous frotter rageusement tout le corps avec la brosse. Elle était hystérique. Nous étions en sang, le Crésyl nous brûlait, nous hurlions de douleur, et elle continuait, s'acharnant sur nous.

Très peu nourries (toute la nourriture était sous clé, inaccessible), nous essayions de nous débrouiller comme nous pouvions. En cachette, nous montions au grenier et chapardions une poignée de blé dont nous mâchions les grains longtemps jusqu'à ce qu'ils se transforment en une sorte de pâte que nous mastiquions comme du chewing-gum. Nous cueillions des baies sauvages ou des pommes vertes, à peine formées. Nous avions toujours faim. Lorsque nous étions seules, ce qui était très rare, nous écrémions avec nos doigts, subrepticement, le lait contenu dans des terrines en grès dans lesquelles fermentait le caillé destiné aux

cochons et desquelles la fermière recueillait la crème pour confectionner le beurre. Un jour, ma sœur, qui était un peu sourde, se croyant seule et n'ayant pas entendu notre gardienne arriver, se fit prendre en train d'écrémer le lait avec ses doigts. La femme, hurlant, se mit à la frapper, la battant à tour de bras avec tant de rage que ma sœur s'écroula par terre, évanouie.

Nous devions faire cuire des pommes de terre pour les cochons, dans de grands chaudrons, dehors, sur un grand feu. Mais nous étions tellement surveillées lors de ces corvées que pas une fois nous n'avons pu dérober une seule pomme de terre. Nous enviions les cochons qui étaient bien nourris, eux. Nous étions si menacées par les représailles de cette méchante femme que nous n'osions risquer les coups qui s'ensuivraient. Un certain soir, n'en pouvant plus, ma sœur et moi discussions dans notre lit sur les moyens d'envoyer une lettre à une voisine de Paris et de lui faire connaître notre calvaire. Je suppose que notre gardienne entendit notre conversation car elle bondit comme une furie dans notre chambre nous menaçant, en cas de plainte, de nous dénoncer aux Allemands et de nous faire déporter comme nos parents.

“La vie au grand air” avait délégué un homme pour venir nous rendre visite. Ce qui fut fait. Celui-ci regagna Paris un filet rempli de victuailles (œufs, beurre, charcuteries) et il resta bouche cousue sur l'état dans lequel il nous avait trouvées.

Le 8 août 1944 restera pour moi un jour tristement mémorable. J'avais 11 ans 1/2.

Nous avions, ma sœur et moi, deux tâches à remplir : scier et fendre un lot de bois et couper une série de ficelles pour aller glaner le lendemain et lier les gerbes de blé. Après une courte dispute concernant la répartition des tâches, ma sœur se chargea de la corvée de bois et moi, de la coupe des ficelles. Nous avions tous un canif personnel. Le mien était très pointu et mal aiguisé et, coupant très mal, j'étais obligée de m'y prendre à plusieurs fois, car la ficelle ne cédait pas. Soudain, la ficelle se rompit en plein effort et la pointe de la lame pénétra dans mon œil droit. Immédiatement, ma vue se brouilla et un liquide coula sur ma joue. Je ne ressentais aucune douleur, seulement des picotements très vifs. Mais je fus prise de panique et hurlai de terreur. Ma sœur, entendant

mes cris, accourut immédiatement. Se rendant compte qu'un grave accident venait de se produire, elle devint blême et, à l'arrivée de notre gardienne, pria celle-ci de m'emmener immédiatement chez le médecin. Laquelle refusa, alléguant que "ce n'était rien". Mais ma sœur insista et elle reçut une volée de coups. Alors elle se mit à genoux et la supplia éperdument. La femme, excédée par tant d'obstination, attrapa ma sœur et la frappa à tour de bras, encore et encore, jusqu'à ce que ma sœur s'évanouît.

Trois jours plus tard, sur l'insistance tout à fait menaçante d'une voisine, la femme se décida enfin à agir. Le 11 août, je fus conduite à la clinique de Pont-Audemer où l'on procéda à l'énucléation de mon œil droit qui s'était complètement vidé. Après l'intervention chirurgicale, la douleur devint intense. Les infirmières furent très affectueuses et chaleureuses avec moi. Elles me chouchoutèrent à qui mieux-mieux. J'étais stupéfaite de voir que quelqu'un pût être aussi gentil avec moi. J'avais perdu l'habitude de véritables relations humaines. Dans mon malheur, je reçus une bouffée d'amour.

Peu de temps après mon accident, nous faisons paître les vaches dans les prés. Nous voyons apparaître au loin un homme qui soudain s'arrête et nous observe. Il reste ainsi longtemps, sans bouger, nous regardant, sans oser s'approcher. Ma sœur et moi sommes intriguées par cet homme. Ma sœur me dit : *"Tu ne trouves pas qu'il ressemble à Papa ?"* J'hésite, car mon père était beaucoup plus gros. Mais l'écho du mot "papa" parvint à l'oreille du monsieur. Il s'approcha de nous puis s'élança vers nous. C'était notre père. Il ne nous avait d'abord pas reconnues tant nous étions maigres. Maintenant, il nous serrait très fort contre lui et nous embrassait. Puis, voyant le mouchoir qui recouvrait mon œil, il le souleva. A la vue de cette cavité creuse à la place de mon œil, il s'effondra par terre et sanglota un long moment. Puis, prenant subitement une décision, il nous emmena chez le médecin du bourg. Celui-ci, scandalisé et épouvanté à la vue de notre état squelettique, nous ausculta. Il affirma à notre père que nous n'aurions pu survivre longtemps encore dans de telles conditions. Notre état de faiblesse était extrême. Il fallait nous réalimenter lentement, progressivement car nos organismes ne pourraient supporter sans dégâts une nourriture

normale. Notre père, qui n'avait ni logement ni travail, nous plaça en pension chez une dame, avec ordonnance détaillée du médecin. En l'espace de trois mois, ma sœur reprit 13 kilos et moi 12 kilos. Nous n'avions que 13 ans 1/2 et 11 ans 1/2.

Puis nous rejoignîmes d'autres enfants juifs, fils et filles de déportés, au Château de Corbeville, près d'Orsay. Nous y restâmes quelques mois, très heureux, encadrés par deux jeunes monitrices gaies et dévouées, Marcelle et Rachel. Mais je garde surtout un grand souvenir, tendre et ému, de la directrice Louba Pludermacher, une femme superbe, énergique, dont la tâche était ingrate, mais qui fit preuve d'une grande générosité et d'un grand amour des enfants.

En 1951, ma sœur Paulette, brillante étudiante, qui venait de réussir son concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de Fontenay (elle voulait devenir professeur de philosophie) fut atteinte de schizophrénie. Elle avait 20 ans. Et depuis cette époque, elle se trouve toujours en établissement psychiatrique.

Voilà résumé le parcours, parmi hélas tant d'autres, d'une famille qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, eut le malheur d'être juive.

P.S. - Après la guerre, mon père intenta un procès à cette femme cruelle qui nous fit tant souffrir. Elle fut condamnée à 6 mois de prison ferme.

Remarque :

Il me fallut plusieurs décennies avant de réaliser et d'accepter la mort de ma mère et de mon petit frère. J'ai très longtemps cru qu'ils réapparaîtraient un jour dans ma vie, comme par miracle. Il est très difficile d'admettre la disparition d'êtres chers dans de telles conditions.

Je n'en ai accepté la réalité que le jour où je vis leurs noms inscrits dans les listes des convois du "Mémorial des déportés juifs de France" édité par Serge Klarsfeld. Ce fut alors pour moi la matérialisation de la certitude de leur mort.

LE CHÂTEAU DE CORBEVILLE

Texte écrit pour le bulletin de « L'Amicale des Anciens de l'OSE »

Nous étions à la fin de l'année 1944. Nous sortions de la barbarie nazie. Ma mère et mon petit frère Daniel, âgé de 6 mois, avaient été déportés à Auschwitz-Birkenau le 31 juillet 1943. Mon père avait été envoyé depuis Drancy, dans un camp militaire allemand à Orgeval puis à Maisons-Laffite.

Au moment de la débâcle allemande d'août 1944, il surprit une conversation entre officiers, de laquelle il ressortait que le camp serait évacué le lendemain matin, après avoir été liquidé puis détruit. Mon père prit alors l'initiative de s'évader sur-le-champ. Il se mit immédiatement à la recherche de ses deux filles et nous retrouva dans une ferme, au fin fond de la Normandie.

Nous étions dans un état de maigreur tel que notre père ne nous reconnut pas. Nous étions décharnées, déguenillées, sans force. En effet, battues, à peine nourries, nous devions travailler du matin au soir dans des conditions inhumaines. J'avais eu un accident à mon œil droit. Notre cruelle gardienne avait refusé de me faire soigner et c'est sur la pression menaçante d'une voisine qu'elle me mena chez le médecin, trois jours après mon accident. Dirigée immédiatement vers une clinique, le chirurgien dut procéder à l'énucléation de mon œil car celui-ci s'était totalement vidé et il était trop tard pour le sauver.

Notre père nous avait récupérées et il nous avait emmenées chez un médecin. Celui-ci nous avait auscultées et il avait été surpris de l'état de maigreur et de faiblesse dans lequel nous nous trouvions. Il avait déclaré à notre père que n'aurions pu survivre encore longtemps dans ces conditions. Il fallait nous réapprendre à manger, très progressivement, car notre organisme devait se réadapter à une nourriture normale. Notre père, qui n'avait plus ni travail ni logement, nous plaça en nourrice. En l'espace de trois mois, ma sœur reprit treize kilos et moi douze. Nous avions à peine quatorze ans et douze ans.

Puis toujours dans l'incapacité de nous reprendre avec lui, il nous plaça dans une Maison d'enfants, sous l'égide de l'OSE, le Château de

Corbeville, à Orsay qui recueillait des enfants de déportés.

C'était un petit château entouré d'un parc, dans un cadre verdoyant. Il regroupait une trentaine d'enfants, tous meurtris par la guerre, la plupart orphelins, qui avaient été accueillis dans l'attente d'une solution plus stable pour leur avenir.

Nous dormions dans des dortoirs, par tranches d'âges. Ma sœur Paulette était la plus âgée du groupe, elle devait avoir 14 ans (à l'âge de 20 ans, brillante étudiante, elle deviendra hélas, schizophrène).

La directrice, Louba Pludermacher, était une femme très énergique, dévouée, dynamique et efficace, qui a fortement marqué notre éducation et pour laquelle nous gardons une immense affection.

Deux jeunes monitrices, Marcelle et Rachel, ainsi que d'autres moniteurs, s'occupaient de nous et organisaient nos activités. La discipline était assez stricte en raison de l'attitude perturbatrice de certains enfants. Tous ces enfants sortaient d'un drame terrible, la guerre les avait séparés et amputés de leurs parents, ils avaient été pourchassés, cachés puis sauvés, au prix de tragiques épreuves et les séquelles étaient à jamais imprimées dans leur âme et dans leur chair. Ces enfants devaient réapprendre à vivre. Tout avait basculé dans leur vie, ils ne connaîtraient plus jamais le bonheur familial d'avant-guerre, seuls leurs souvenirs resteraient intacts. Un sentiment de douleur mêlé d'attente et d'espérance les animait. Alors, il fallait leur redonner le goût de vivre, les aider à se reconstruire. Ils étaient au seuil de leur vie, ils avaient l'avenir devant eux.

Les éducateurs qui les avaient pris en charge devaient leur insuffler ce sentiment d'appétence et d'espoir de l'avenir. Il leur fallait faire preuve de beaucoup de pédagogie. Il leur fallait donner beaucoup d'amour. Aucune présence, aucun amour ne peut remplacer la présence et l'amour des parents. Mais avec de la volonté, des efforts, de l'affection, de l'attention, des motivations d'espoir, on peut aider des enfants à sortir la tête hors de l'eau et leur permettre d'envisager l'avenir autrement.

La vie culturelle dans cette communauté devint très riche, intense. Nous avons réalisé un journal mural auquel ma sœur prit une part très

active et dans lequel elle rédigea d'excellents articles.

J'ai retrouvé par hasard, récemment, des textes que ma sœur et moi-même avions rédigés dans ce journal mural. Je suis tout étonnée de notre état d'esprit de l'époque. Lorsque je me replonge dans ces textes, ce qui ressort en priorité c'est l'espoir que nous avions du retour de nos parents et la douleur profonde que nous ressentions après cette période de haine antisémite que nous venions de traverser et de subir. Nous étions meurtris et traumatisés par les drames et la souffrance qu'ils avaient générés. Mais notre espoir en l'avenir était immense. Nous comptions bien bâtir un monde meilleur, humain, dans lequel la camaraderie et l'amour du prochain permettraient à l'humanité de vivre dans le bonheur, la fraternité et la justice. C'est d'ailleurs ce que l'on nous enseignait dans cette Maison de Corbeville afin de nous projeter dans un avenir où « nous, les jeunes, nous construirons et améliorerons l'humanité, nous ferons de la terre un édifice de bonheur, de travail et de justice » (extrait d'un article de ma sœur paru dans ce journal mural).

Paulette et Sylvain Pludermacher, les deux aînés des enfants du Château, étaient les cerveaux actifs et productifs de nos activités. Nous avons créé une chanson, l'hymne de Corbeville, dont les paroles furent principalement rédigées par eux, mais chacun de nous y apporta sa contribution, parfois symbolique.

Nous avions de nombreuses réunions animées par des conférenciers efficaces, des activités artistiques. Nous apprenions beaucoup de chants révolutionnaires, organisons des fêtes, pratiquions de la gymnastique de plein air dans le parc, lorsque le beau temps le permettait. Nous n'allions pas à l'école mais recevions des cours sur place assurés avec brio par une merveilleuse institutrice, mère de famille, Ruth, qui avec beaucoup d'affection et de dévouement a tout fait pour nous permettre de rattraper notre retard; cependant, celui-ci était si important que ces quelques mois passés à Corbeville n'auront eu que peu d'incidence sur notre remise à niveau par rapport aux autres enfants de notre âge.

Ce séjour à Corbeville a créé entre nous, les enfants de la Shoah, un lien indéfectible, que les années ne pourront jamais détruire ni effacer. Il nous suffit de nous replonger dans cette époque et ce cadre de

Corbeville pour que nos cœurs battent à l'unisson.

Notre passage dans cette communauté qui nous a aidés à nous reconstruire, alors que nous sortions d'un drame hors du commun qui nous avait tous anéantis et laissés sans repères, nous a tellement marqués que nous avons l'impression de former une grande famille unie par une force exceptionnelle et indestructible.

Je garde de Louba Pludermacher et de notre séjour au Château de Corbeville un souvenir chaleureux et fraternel. Nous formions une grande famille dans laquelle les bases essentielles étaient l'éducation et l'affection. C'était ce dont nous avions le plus besoin à ce moment-là.

TRANSMETTRE UN ESPOIR DE VIE

Conclusion de l'enregistrement à l'INA en 2005

« Je souhaiterais conclure mon témoignage par un constat encourageant, une note plus gaie et optimiste.

On m'a souvent fait cette réflexion « mais comment peut-on vivre après de telles épreuves ? » Alors, je voudrais dire ceci :

Je suis mariée depuis 45 ans, j'ai trouvé le bonheur auprès de mon mari et nous nous aimons comme au premier jour. Nous avons 4 fils et 10 petits-enfants qui sont notre grande joie et sur lesquels nous bâtissons de grands espoirs. Ils prendront le relais dans la chaîne de la vie. J'ai prénommé mon fils aîné Daniel en souvenir de mon petit frère. J'ai donné naissance à mon second fils un 30 septembre, date anniversaire de mon petit frère Daniel. J'ai ainsi perpétué le souvenir de ce magnifique bébé mort en déportation. C'est pour moi une belle revanche sur la tentative d'extermination de tous les Juifs par les nazis avec l'aide des collaborateurs de Pétain. Voyez-vous, même après de grandes souffrances, la vie est toujours la plus forte. L'homme a la capacité de surmonter bien des drames, de terribles épreuves, de relever la tête et de vivre debout.

Il faut croire en l'homme et en l'avenir.

L'être humain possède un pouvoir et une force capables de vaincre toutes les atrocités et toutes les tragédies.

Je souhaite transmettre cet espoir de vie à tous les jeunes afin qu'ils sachent qu'avec de la volonté, de l'énergie et de la générosité, tout est possible ».

DES PHOTOS POUR SE SOUVENIR



Rywka FISZER, la future maman de Suzanne
photographiée en Pologne en 1923



Zeilig SZUSTER en 1926, il vient d'émigrer de Pologne



Paulette SZUSTER en 1934 devant la porte de l'immeuble du domicile familial dans le 18^{ème} arrondissement de Paris



Photographie d'identité réunissant la maman de Paulette (à gauche) et Suzanne (à droite) en 1934



Suzanne SZUSTER en 1936 revêtue
d'un costume traditionnel polonais



Suzanne et Paulette posent chez le photographe en 1937



Les deux sœurs s'amuse dans le jardin du pavillon
de Soisy-sous-Montmorency en 1938



Les deux sœurs dans le jardin
à Soisy-sous-Montmorency en 1938



Zeilig SZUSTER en tenue militaire. Il s'est engagé volontairement dans l'armée française en 1939 pour rendre à son pays d'adoption l'accueil qu'il lui avait réservé



M. et Mme SZUSTER lors de l'exode en 1940 en Bretagne



La dernière photo de la famille réunie chez le photographe en 1943 avant leur arrestation. Respectivement, de gauche à droite, se trouvent Suzanne, Rywka, Daniel le bébé et Paulette, le père étant absent.

Cette photographie est chère à Madame SPILER. Elle a été récupérée après la guerre et c'est la seule photo qui lui reste de son petit frère. Elle se trouve aujourd'hui dans son salon.

7085



PrÉFECTURE DE POLICE

CARTE D'IDENTITÉ

3619589

N°

Nom : SZUSTER



Prénoms : Paulette Gessa

Né le 21 novembre 1930
à Paris
département 12

Nationalité : Française,
Profession : Étudiante
Domicile : Paris 16^e
16 Rue Laghouat

SIGNALEMENT

Taille <u>1 m 6</u>	Nez	Dos <u>r</u>	Base <u>h</u>
Cheveux <u>bl</u>		Dimension <u>m</u>	
Yeux <u>m cl</u>	Visage <u>or</u>	Teint <u>cl</u>	

Signes particuliers _____

Empreinte index gauche



3-D. — Imp. Chaix 347-5-31

Signature du titulaire,

P. Szuster

3 AOÛT 1951

LE PREFET DE POLICE,

[Signature]



Carte d'identité de Paulette SZUSTER, la sœur de Suzanne. En 1951, elle sombre dans la schizophrénie et elle est internée en hôpital psychiatrique. Elle est décédée en 2006.



À son arrivée au kibboutz en Israël en 1952



Suzanne travaille comme auxiliaire de puériculture dans la crèche de la rue Lamarck à Paris au début des années 60



Suzanne au milieu des enfants en 1961



Madame SPILER avec ses deux enfants, Daniel à gauche
et Joël à droite, durant l'été 69



Photographie de la famille SPILER en 2007
avec enfants et petits-enfants

DES ANNÉES SANS ÉTOILES

Travail des élèves sur la période historique de 1929 à 1945



L'ALLEMAGNE EN CRISE

Après sa défaite face aux puissances alliées lors de la Première Guerre mondiale, l'Allemagne est contrainte de signer le traité de Versailles. Elle est donc forcée de verser d'importantes sommes d'argent aux vainqueurs, l'économie allemande sombre et des millions de personnes perdent leur emploi. Après un bref répit grâce aux prêts américains, dès 1929, une grande crise économique frappe à nouveau. Les Etats-Unis sont les premiers touchés puis c'est toute l'Europe et plus particulièrement l'Allemagne qui subit les effets dévastateurs de la Grande Dépression, elle compte alors 8 millions de chômeurs. La population est désespérée et pense que le pays ne s'en relèvera pas.

Alors, le peuple allemand, appauvri, inquiet, déçu par les gouvernements démocratiques de la République de Weimar, recherche plus que jamais un leader pour redorer le blason et rendre son prestige à l'Allemagne. Il se laisse séduire par le discours d'Adolf Hitler. Le parti

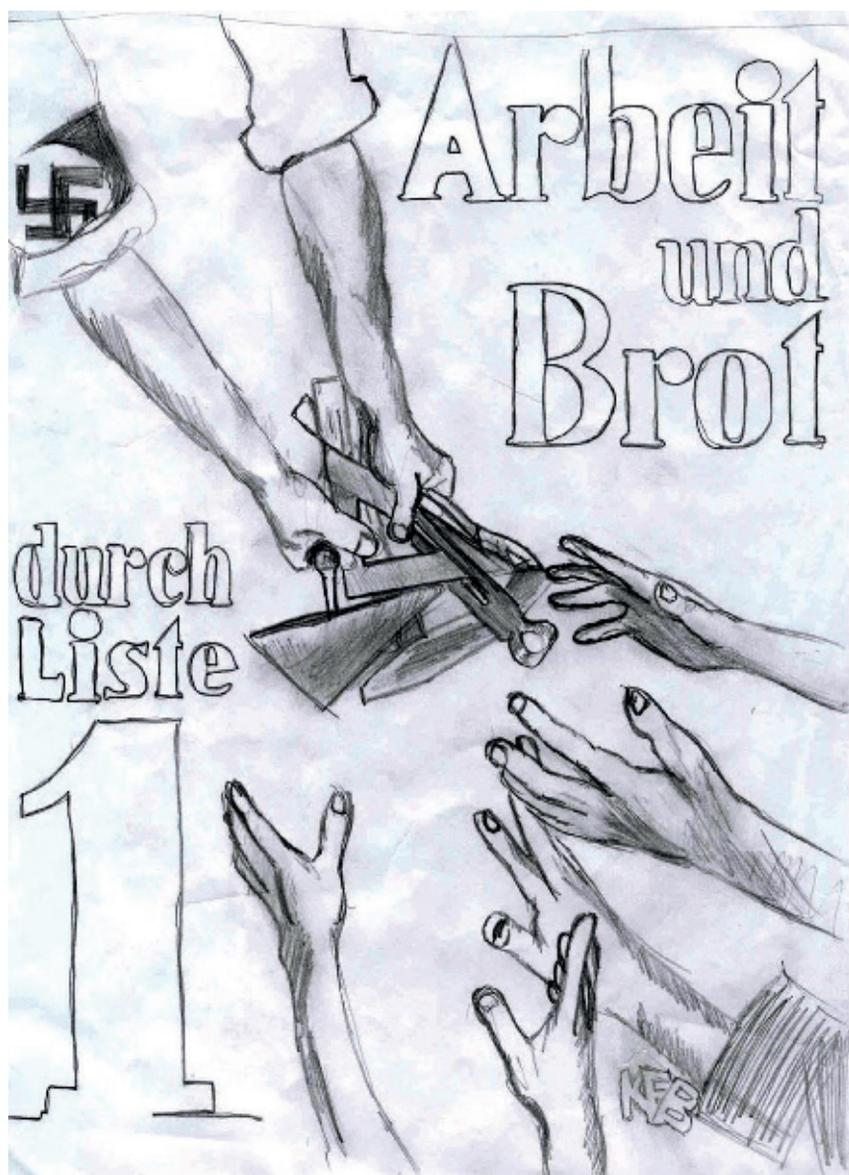
hitlérien devient alors le premier parti allemand.



Billet allemand lors de la grande inflation de 1923

HITLER ARRIVE AU POUVOIR

Adolf Hitler est né en Autriche en 1889. Artiste raté, il s'engage en 1914 dans l'armée. Humilié par la défaite de la Première Guerre mondiale, sans avenir professionnel, il se lance dans la politique et prend en main le parti ouvrier allemand, un petit groupe aux idées nationalistes qu'il développe grâce à ses dons d'orateur et de propagandiste. De plus, dans les années 30, la crise économique et sociale lui donne le moyen de convaincre les Allemands qu'il peut régler tous les problèmes de son pays en prônant un gouvernement autoritaire et la purification raciale. Il promet de rebâtir l'Allemagne et de créer des emplois. Il reprend les régions que l'Allemagne a été contrainte de céder par le traité de Versailles. De nombreux Allemands voient en Hitler un héros qui défend leur fierté. Le président Hindenburg finit par le nommer chancelier le 30 janvier 1933 après le triomphe du parti nazi aux élections législatives. À 44 ans, cet orateur qui sait galvaniser les foules va rapidement faire sombrer son pays dans une terrible dictature.



Affiche électorale du parti nazi en 1932

LE RÉGIME NAZI

Quand le parlement allemand, le Reichstag, symbole de la démocratie, est incendié le 28 février 1933, Hitler donne le ton à son futur régime, le Troisième Reich. Un mois plus tard, il s'octroie les pleins pouvoirs et peut faire des lois sans s'en remettre au parlement. Il interdit les syndicats et les partis politiques. Le parti nazi est alors un parti unique, Hitler s'attribue tous les pouvoirs et se fait appeler Führer, le guide. La dictature absolue règne sur l'Allemagne. Des milliers de livres jugés dangereux sont publiquement brûlés lors d'autodafés. Tous ceux qui s'opposent à l'idéologie nazie aussi bien sur le plan politique à savoir les communistes, socialistes, libéraux et syndicalistes que sur le plan philosophique et religieux, prêtres et pasteurs, sont pourchassés et envoyés dans les premiers camps de concentration. Les Allemands ont peur de critiquer ouvertement Hitler et la police politique, la Gestapo, si redoutable et tant redoutée. En installant un climat de terreur, le dictateur encadre la population afin de mieux la contrôler et la manipuler. Dans le même temps, Hitler entreprend le réarmement de l'Allemagne pourtant interdit par le traité de Versailles, il crée des emplois en faisant construire des routes, des bateaux, des avions et du matériel militaire. Il semble se préparer à la guerre. Dans des discours enflammés, il explique qu'il faut se débarrasser des Juifs, bâtir une patrie allemande plus grande et créer un nouvel État allemand puissant.

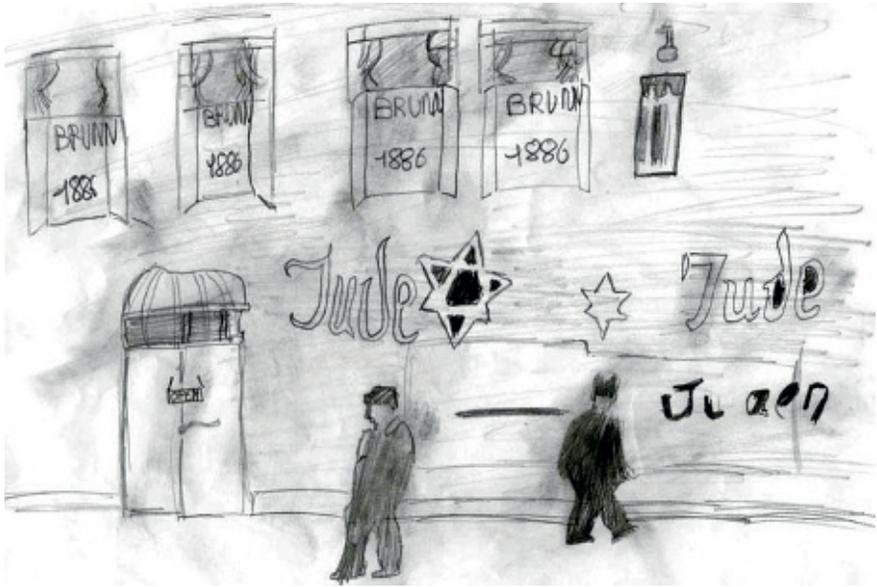
LE RACISME HITLÉRIEN

En 1924, Hitler défend le principe d'une race supérieure à toutes les autres. Pour lui, la population allemande est l'exemple parfait de cette catégorie. Elle doit donc soumettre ou éliminer les races « inférieures », Tziganes, Slaves, Noirs, mais ce sont surtout les Juifs qui seront les plus grandes victimes de cette discrimination.

En 1935, Hitler fait de l'antisémitisme une doctrine officielle en adoptant les lois de Nuremberg qui officialisent l'exclusion des Juifs. Elles interdisent les unions entre Juifs et non-Juifs et les privent de leur identité allemande.

Le 9 novembre 1938, un pogrom est organisé un peu partout en Allemagne. Des Juifs sont arrêtés, une centaine d'entre eux sont assassinés. 267 synagogues sont détruites et brûlées et de plus 7 500 magasins sont pillés. Leurs vitrines sont brisées. Les Juifs sont condamnés à une amende de 1 milliard de marks pour réparer les dégâts.

Cette terrible nuit est tristement surnommée « Kristallnacht », la « Nuit de Cristal ». Au cours de cette soirée, 30 000 Juifs sont déportés dans les camps allemands nouvellement construits.



Boycott des magasins juifs en 1933 à Berlin

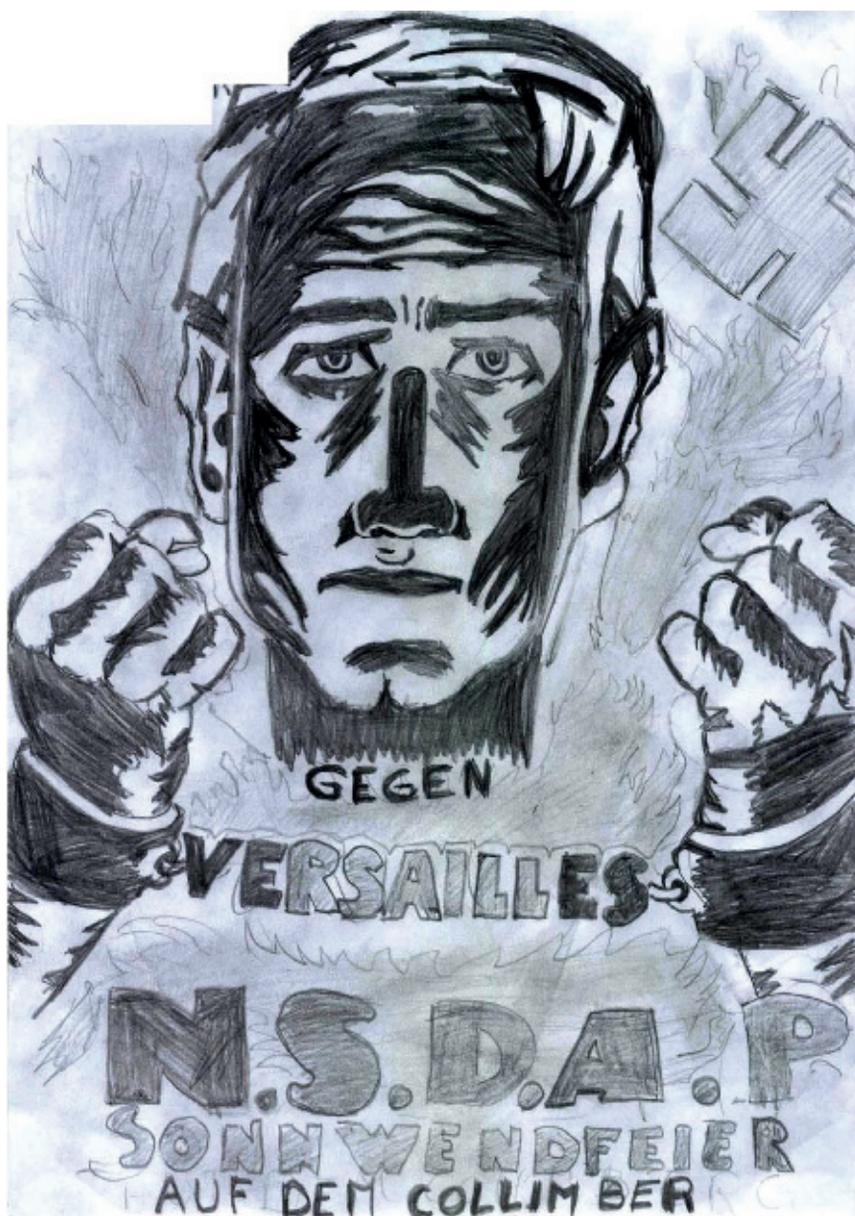
LA SECONDE GUERRE MONDIALE ÉCLATE

Dès son arrivée au pouvoir, Hitler a le désir de renforcer ses positions en Europe pour se venger de l'affront de Versailles et pour constituer un Empire de langue allemande.

En 1936, il remilitarise la Rhénanie puis il mène une politique d'agressions en envahissant l'Autriche en 1938. La conférence de Munich en septembre 1938 réunissant l'Allemagne, l'Italie, la France et le Royaume-Uni illustre la faiblesse des démocraties qui autorisent Hitler à annexer les Sudètes pour que la paix demeure en Europe.

Cette politique d'apaisement ouvre en fait la route de la Seconde Guerre mondiale à Hitler.

Il envahit la Pologne le 1^{er} septembre 1939 puis se retourne vers l'Europe occidentale où successivement les Pays-Bas, la Belgique et la France succombent devant la stratégie de la guerre-éclair qui consiste à frapper vite et fort avec l'utilisation combinée des chars et de l'aviation.



Affiche du parti nazi en 1931 :
l'humiliation du traité de Versailles

LES GHETTOS

Les ghettos placés sous le contrôle du gouvernement nazi sont des quartiers fermés où s'entassent des dizaines de milliers de Juifs qui meurent de froid, de maladie et de faim. Tous les Juifs d'une même ville y sont rassemblés pour être ensuite déportés vers les camps de concentration ou directement vers les camps de la mort. Les ghettos sont entourés par des murs de 4 à 5 mètres de hauteur et surmontés par des barbelés pour éviter toute évasion. On installe des gardes juifs à l'intérieur pour ramener le calme et à l'extérieur des gardes allemands qui tirent sur tous ceux tentant de s'échapper. Les conditions de vie dans les ghettos sont insupportables et très rudes. La pauvreté, la surpopulation et l'hygiène déplorables provoquent un taux de mortalité très élevé. Les pénuries chroniques et la rigueur hivernale causent aussi de nombreuses épidémies dévastatrices. La plupart des ghettos sont édifiés en Europe orientale dont le plus grand est situé en Pologne à Varsovie où 450 000 Juifs sont entassés dans une zone d'environ 2 000 mètres carrés.



Liquidation du ghetto de Varsovie

LA FRANCE OCCUPÉE

En mai 1940, les Allemands arrivent en France après avoir violé la neutralité de la Belgique. La défaite de la France est due à sa stratégie défensive où ses soldats ont attendu les ennemis à l'abri de la ligne Maginot réputée infranchissable lors de la « drôle de guerre ».

Si le 22 juin 1940, le maréchal Pétain accepte la défaite en signant l'armistice à Rethondes, de son côté, le général de Gaulle, réfugié à Londres, la refuse et lance un appel à résister et à continuer la lutte le 18 juin 1940.

La France est alors divisée par les vainqueurs en deux zones : le Nord est occupé par les Allemands tandis que le Sud est en zone libre où le gouvernement du maréchal Pétain s'installe à Vichy. La ligne de démarcation sépare les deux zones.

Durant l'Occupation, la vie devient vite difficile. La nourriture est rationnée, les Français doivent acheter leur pain, leur lait ou leur viande avec des tickets, le charbon pour le chauffage se fait rare et la peur envahit rapidement les esprits.



Coupons d'alimentation

LA « SOLUTION FINALE »

Le 20 janvier 1942 à Wannsee, siège du bureau central de la sécurité du Reich près de Berlin, de hauts dirigeants nazis décident de mettre au point les modalités d'application de la « solution finale de la question juive ».

La décision est la suivante : tous les Juifs d'Europe centrale et occidentale doivent être transférés vers la Pologne afin d'y être exterminés. Les Juifs de Pologne sont tués sur place : c'est « l'opération Reinhardt », qui débute en mars 1942 et pendant l'automne 1943 dans les camps d'Auschwitz-Birkenau, Maïdanek, Chelmno, Belzec, Sobibor et Treblinka.

Plusieurs méthodes sont utilisées pour exterminer les Juifs ou les liquider :

- les fusiller : c'est la « Shoah par balles ».
- les faire mourir d'épuisement par le travail.
- les asphyxier par le gaz d'échappement des camions.

Mais dès janvier 1942, la solution finale est adoptée. Elle permet d'exterminer les Juifs à l'écart de la population dans des camps de la mort par gazage. Les corps sont ensuite brûlés dans des fours crématoires.

La solution finale, c'est l'extermination systématique et totale des Juifs.



Maison de la conférence de Wannsee dans la banlieue de Berlin

LE RÉGIME DE VICHY COLLABORE

Le 10 juillet 1940, Pétain abolit la République et fonde l'État français à Vichy. Il collabore rapidement avec les nazis. Ainsi, le gouvernement de Vichy livre des produits industriels à l'Allemagne, il oblige les Français de 18 à 50 ans à travailler en Allemagne avec le Service du Travail Obligatoire mais il mène surtout une politique antisémite calquée sur celle des nazis. Vichy se compromet en collaborant économiquement, militairement et en devenant le complice de l'extermination.

À partir du 3 octobre 1940, les Juifs connaissent la discrimination. Ils n'ont notamment plus le droit d'exercer certains métiers : enseignant, juge, journaliste... Ils ne peuvent pas non plus se divertir, les squares, le cinéma, l'opéra leur étant aussi interdits et à partir de 1942, ils doivent porter obligatoirement l'étoile jaune dès l'âge de 6 ans.

En 1941, est même créé le Commissariat Général aux Questions Juives (CGQJ), dirigé par Xavier Vallat un député de l'Ardèche antisémite. Cette institution organise alors le fichage, la traque, l'arrestation, la détention et la remise des Juifs et de leurs biens aux Allemands. La discrimination s'est transformée en persécution avec les premières rafles qui sont menées sur le territoire, plus de 9 000 personnes en sont victimes.



Square à Paris sous l'Occupation

LA RAFLE DU VÉLODROME D'HIVER

Lors de la rafle du Vélodrome d'Hiver qui a lieu les 16 et 17 juillet 1942 à Paris, René Bousquet, chef de la police mobilise 3 000 policiers pour arrêter 30 000 Juifs car tel est l'objectif de la rafle. Mais la nouvelle de l'opération « Vent Printanier » va vite. Beaucoup de Juifs peuvent se cacher et échapper à la mort car ils ont été prévenus par des tracts de la Résistance.

Les 16 et 17 juillet 1942, 4 500 policiers français rafflent finalement 13 152 Juifs dont 4 115 enfants et les conduisent par autobus au Vélodrome d'Hiver dans une enceinte sportive où ils les parquent jusqu'à leur déportation via Drancy dans des conditions épouvantables.

Les autorités collaboratrices se demandent quel sort réserver aux enfants : ils sont finalement envoyés dans les camps d'internement de Pithiviers et Beaune-la-Rolande. Pierre Laval, le bras droit du maréchal Pétain propose lui-même de livrer aux Allemands ces enfants. Parents et enfants sont de ce fait tous déportés, gazés et brûlés au camp d'Auschwitz-Birkenau.

La rafle du Vélodrome d'Hiver des 16 et 17 juillet 1942 à Paris symbolise la participation de l'administration française à l'extermination des Juifs.



Devant le Vélodrome d'Hiver le jour de la rafle

DRANCY

Le bâtiment de Drancy est une grande HLM de la banlieue nord de Paris construite dans les années 30. Haut de 4 étages, en forme de U, il est perdu dans le morne paysage des grands ensembles, au cœur de la cité de la Muette à Drancy en Seine-Saint-Denis.

Dès 1942, c'est le principal camp d'internement pour plus de 75 000 Juifs déportés de France. Du mois de mars 1942 au mois d'août 1944, 67 000 Juifs passent ainsi de quelques heures à plusieurs mois dans ces locaux, avant d'être entassés en gare de Drancy-Le Bourget puis de Bobigny dans des wagons à bestiaux. Destination quasi exclusive : Auschwitz.

Drancy est considérée comme « l'antichambre de la mort » car juste avant de partir dans les camps d'extermination, pratiquement tous les Juifs de France, hommes, femmes, enfants, vieillards, malades et grabataires sont en transit à Drancy.



Le camp de Drancy

AUSCHWITZ

Auschwitz est situé autour de la petite ville polonaise d'Oświęcim. Le premier camp a été construit en 1940, sur l'emplacement d'une ancienne caserne de l'armée polonaise. Ce site est choisi par les nazis pour des raisons pratiques car il est situé sur un nœud « ferroviaire ».

Il est constitué de trois camps : Auschwitz 1, dit « camp principal » ou Stammlager. Auschwitz 2, dit « Auschwitz-Birkenau », la « petite prairie au bouleau » en allemand, est le plus grand des centres d'extermination. En 1941, Auschwitz 3, Auschwitz-Monowitz, est construit près de l'usine chimique d'IG Farben. Si le camp est une prison pour les individus jugés dangereux, il est aussi un réservoir de main-d'œuvre quasi gratuite pour les grandes industries installées aux alentours. En réalité, Auschwitz se révèle être en 1942 un camp d'extermination principalement réservé aux Juifs.

Scientifiques et médecins participent au massacre et font subir aux détenus des expériences médicales inutiles et barbares.

En tout, l'immense ensemble d'extermination et de concentration d'Auschwitz 1, 2 et 3 va accueillir 1,5 millions de Juifs déportés venus de toute l'Europe et plus d'un million de personnes, majoritairement juives, vont y mourir.



Entrée d'Auschwitz-Birkenau

LA FIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Après plusieurs années d'occupation, la France est en voie d'être libérée lorsque les Alliés débarquent en Normandie le 6 juin 1944. Le général Leclerc entre dans Paris avec la deuxième Division Blindée le 25 août 1944, le drapeau tricolore flotte à nouveau sur la Tour Eiffel et les Parisiens peuvent acclamer sur les Champs-Élysées le chef de la Résistance qui a œuvré pour la Libération du pays qui s'avère longue et difficile.

Ce n'est qu'après le débarquement de Provence le 15 août 1944 que Français et Américains rejoignent en passant par la vallée du Rhône les troupes débarquées en Normandie pour franchir les frontières de l'Allemagne en 1945.

Pendant ce temps, les Soviétiques libèrent l'Europe de l'Est et progressent jusqu'à Berlin où ils hissent le drapeau rouge sur le Reichstag, le parlement allemand.

Le 30 avril 1945, Hitler se suicide dans son bunker et le 8 mai 1945, l'Allemagne nazie capitule, c'est la fin de la guerre.



La France libérée du nazisme

LA LIBÉRATION DES CAMPS

En janvier 1945, les armées alliées pénètrent en Allemagne et libèrent les camps qui ont souvent été évacués par les nazis : c'est le début des terribles « marches de la mort » pour tous ceux qui sont encore vivants et qui sont déplacés vers l'ouest.

Les Soviétiques, les Américains et les Britanniques découvrent avec horreur des déportés squelettiques trop faibles pour se tenir debout et abandonnés par les SS. Des baraquements sont vides, les crématoires en partie détruits et des cadavres jonchent le sol.

Pour les libérateurs, c'est un choc auquel ils ne sont pas préparés; pour les rescapés et contrairement à ce qu'on peut croire, le retour des déportés est long et pénible. Ceux qui ont la chance de rentrer chez eux ne reçoivent pas toujours l'accueil espéré. Dans une Europe qui aspire avant tout à se projeter vers l'avenir, certains survivants témoignent alors que d'autres se murent dans le silence, traumatisés et incompris.

LE BILAN DU GÉNOCIDE JUIF

Le génocide qui a frappé les Juifs est nommé Shoah en hébreu ce qui peut se traduire par catastrophe.

Le bilan du génocide est très lourd. Sur 9 millions de Juifs vivant en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale, plus de 6 millions sont tués.

Ils sont d'abord tués par la faim, la maladie, le froid et le travail dans les camps de concentration disséminés en Allemagne et en Pologne puis par les fusillades de masse des « groupes mobiles de tuerie ». Jugées trop lentes, les nazis inventent alors un troisième moyen, le gazage par monoxyde de carbone ou acide cyanhydrique (Zyklon B). Ce moyen se révèle être plus rapide et plus efficace. Les Juifs sont donc assassinés, gazés et brûlés dans les camps d'extermination en Pologne à Auschwitz-

Birkenau, Belzec, Maïdanek, Chelmno, Sobibor et Treblinka.

Le pays européen le plus touché est la Pologne avec 3 millions de morts soit 90% de sa population juive, l'URSS, l'Autriche et la Lituanie constituent d'autres pays où la mortalité est très élevée. La France compte quant à elle 76 000 victimes sur un total de 300 000 Juifs.

LE PROCÈS DE NUREMBERG

Bien que les grands chefs nazis se suicident ou disparaissent au moment de la défaite de l'Allemagne, les principaux criminels nazis sont jugés par les vainqueurs de la guerre dès l'automne 1945 et durant un an à Nuremberg, la ville d'accueil des grands rassemblements du parti nazi. Sur les 22 accusés, douze seulement sont condamnés à mort, sept le sont à des peines de prison dont trois à perpétuité et trois autres sont acquittés.

C'est lors de ce procès que la notion du crime contre l'humanité est définie. L'assassinat, la déportation et tout acte inhumain contre toutes les populations civiles que ce soit pour des motifs religieux, raciaux ou politiques sont considérés comme un crime contre l'humanité. Certains hauts fonctionnaires du régime de Vichy sont jugés et condamnés pour ce chef d'inculpation. Parmi eux Maurice Papon relâché en 2002 pour « raison de santé », Paul Touvier condamné également à perpétuité en 1994 et René Bousquet mis en examen en 1991 mais son assassinat en 1993 empêche la tenue du procès.

CHRONOLOGIE

30 septembre 1899 : naissance de Zeilig Szuster, père de Suzanne.

10 avril 1901 : naissance de Rywka, mère de Suzanne.

1929 : crise économique mondiale.

1930

Début 1930 : arrivée de Rywka Fiszer en France puis mariage avec Zeilig Szuster.

21 novembre 1930 : naissance de Paulette Szuster, sœur de Suzanne.

4 novembre 1932 : naissance de Suzanne Szuster.

30 janvier 1933 : arrivée au pouvoir d'Hitler en Allemagne.

1935 : lois de Nuremberg sur la protection du sang allemand.

9 novembre 1938 : la « Nuit de Cristal ».

1^{er} septembre 1939 : début de la Seconde Guerre mondiale. Les Allemands attaquent la Pologne.

1940

Mai : défaite de la France.

18 juin : appel du général de Gaulle à Londres.

22 juin : armistice signé à Rethondes.

10 juillet : naissance du régime de Vichy.

3 octobre : premier statut des Juifs en France.

1941 : création du Commissariat Général aux Questions Juives.

1942

20 janvier : conférence de Wannsee à Berlin.

15 juillet : Lucien Spiler et sa famille sont avertis par une lettre anonyme de la rafle du Vel'd'Hiv.

16-17 juillet : rafle du Vélodrome d'Hiver.

30 septembre : naissance de Daniel Szuster.

1943

26 mars : arrestation à Paris de la famille Szuster par la police aux questions juives.

31 juillet : déportation de Rywka et Daniel Szuster à destination d'Auschwitz.

5 août : Rywka et Daniel Szuster sont gazés puis brûlés à Auschwitz-Birkenau.

1944

6 juin : débarquement de Normandie.

8 août : Suzanne se crève l'œil accidentellement.

15 août : débarquement en Provence.

25 août : libération de Paris.

1945

27 janvier : libération du camp d'Auschwitz par les Soviétiques.

Février : Suzanne et Paulette sont recueillies au Château de Corbeville.

8 mai : fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

1951 : Paulette Szuster sombre dans la schizophrénie.

1952 : départ de Suzanne pour un kibboutz en Israël.

1957 : retour en France de Suzanne.

1963 : rencontre avec Lucien Spiler.

23 juin 1964 : naissance de Daniel.

30 septembre 1967 : naissance de Joël.

2 mai 1972 : décès de Zeilig Szuster à Nîmes.

1995 : voyage à Auschwitz de Suzanne et son mari.

2005 : témoignage à l'INA.

2006 : décès de Paulette Szuster le 28 août.

6 février 2009 : intervention devant des élèves du collège Jean Racine d'Alès.

LEXIQUE

A

Antisémitisme : racisme basé sur la haine des Juifs.

Aryanisation : spoliation de biens juifs au profit d'Aryens.

Auschwitz : complexe concentrationnaire polonais dans lequel ont été exterminées plus d'un million de personnes. Lieu où ont été gazés et brûlés Rywka et Daniel Szuster.

B

Boycott : cessation volontaire de toutes relations, en particulier commerciales, avec un individu, un groupe, un pays pour exercer une pression ou par représailles.

C

Chambre à gaz : invention nazie destinée à tuer le plus grand nombre possible de personnes au moyen d'un gaz toxique. Les chambres à gaz ressemblaient à des salles de douches. Une fois que toutes les victimes étaient enfermées à l'intérieur, au lieu de l'eau, c'était du gaz qui était déversé par les ouvertures du plafond.

Château de Corbeville : maison de l'OSE qui a accueilli après la guerre des enfants juifs dont les parents avaient été déportés. Suzanne et Paulette Szuster y ont séjourné quelques mois.

Crésyl : puissant désinfectant.

D

Daniel : prénom du petit frère de Suzanne Szuster et prénom du premier fils de Suzanne et Lucien Spiler.

De Gaulle : général français qui a appelé les Français à résister pendant la Seconde Guerre mondiale.

Délation : dénoncer une personne pour des motifs méprisables.

Drancy : camp d'internement français de la banlieue parisienne où ont transité les Juifs avant d'être déportés dans les camps de la mort.

E

Extermination : massacre total ou en grand nombre d'une catégorie de population.

F

Four crématoire : grand four destiné à brûler des corps humains.

G

Génocide : mot créé pour décrire l'entreprise d'élimination systématique de Juifs menée par les nazis durant la Seconde Guerre mondiale.

Ghetto : quartier rassemblant et isolant les Juifs du reste de la population dans certaines villes de l'Est de l'Europe occupée par l'Allemagne nazie en particulier la Pologne. Le ghetto de Varsovie est le plus tristement célèbre.

H

Hitler : dictateur de l'Allemagne nazie de 1933 à 1945 qui affirmait la supériorité de la race aryenne.

Hôpital Rothschild : hôpital parisien où Suzanne Szuster est née

et où elle vit pour la dernière fois en 1943 sa mère et son frère.

I

INA : Institut National de l'Audiovisuel créé en 1974 où sont archivées toutes les émissions de télévision et de radio. Madame Spiler y a enregistré son témoignage en 2005.

Israël : Etat juif du Proche-Orient créé en 1948.

J

Joël : deuxième fils de Suzanne et Lucien Spiler.

Juste : personne non-juive qui a sauvé des Juifs pendant la Shoah. Le titre de Juste est décerné depuis 1953 au nom de l'Etat d'Israël par le Mémorial Yad Vashem de Jérusalem.

K

Klarsfeld : Serge Klarsfeld est un écrivain, historien et avocat de la cause des déportés. L'un de ses ouvrages a révélé à Madame Spiler la certitude de la mort de sa mère et de son frère.

Kibboutz : en Israël, exploitation communautaire, le plus souvent agricole. Suzanne Szuster y a vécu et travaillé de 1952 à 1957.

L

Laval : personnalité la plus importante du régime de Vichy après Philippe Pétain. Il est le maître d'œuvre de la politique de collaboration avec l'Allemagne nazie. Il a souhaité et obtenu de l'occupant la déportation des enfants. Il est jugé et fusillé en octobre 1945.

Libération : période de la Seconde Guerre mondiale durant laquelle les forces alliées et les mouvements de Résistance libèrent les pays d'Europe occupés par les troupes allemandes.

Lucien : prénom du mari de Suzanne Spiler. Pendant la guerre, il vit avec sa famille à Paris. Une lettre anonyme les informe de l'imminence d'une grande rafle. Ce sera la rafle du Vel'd'Hiv. Son père prend la décision de fuir avec sa famille en quelques heures.

M

Marseille : grande ville française située au bord de la Méditerranée. Suzanne y accoste en 1957 en provenance d'Israël. Elle ne quittera plus la France.

Mémorial de la Shoah : musée consacré à l'histoire juive durant la Seconde Guerre mondiale. Fondé en 1956 à Paris, il a été rénové en 2005.

Mur des noms : mur situé sur le parvis du Mémorial de la Shoah à Paris sur lequel sont inscrits dans l'ordre alphabétique et par année de déportation le nom des 76 000 Juifs morts dans les camps.

Mont Valérien : fort dans lequel durant la Seconde Guerre mondiale plus d'un millier d'otages et de résistants ont été exécutés par les troupes d'occupation allemandes.

Moulin (Jean) : symbole de la Résistance. Envoyé par De Gaulle pour unifier les mouvements de Résistance. Premier président du Conseil National de la Résistance (CNR). Il est mort en 1943 après avoir été affreusement torturé.

N

Nuremberg (lois et procès) : lois promulguées en 1935 qui définissaient les Juifs comme non-aryens, leur retirant la citoyenneté allemande et limitant leur liberté. En 1945, les Alliés y organisent des procès jugeant les principaux responsables nazis pour crimes de guerres et crimes contre l'humanité.

O

OSE (Oeuvre de Secours aux Enfants) : association destinée au secours des enfants et à l'assistance médicale aux Juifs persécutés. Elle a secouru plusieurs milliers d'enfants juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.

P

Paulette : sœur aînée de Suzanne. Elle sombre dans la schizophrénie en 1951 et elle est internée en asile psychiatrique jusqu'à son décès en 2006.

Pétain : vainqueur de Verdun pendant la Grande Guerre. Il devient le chef de l'État français de 1940 à 1944 et collabore avec l'Allemagne nazie.

Q

Quarantaine : mettre à l'écart certaines personnes pour une période déterminée.

R

Raffle : opération de police destinée à arrêter un grand nombre de personnes en même temps.

Résistance : nom donné à l'action clandestine menée en France et en Europe pour lutter contre l'occupation allemande.

Rywka : prénom polonais de la mère de Suzanne Spiler. Morte à

Auschwitz le 5 août 1943.

S

Shoah : mot hébreu qui signifie “catastrophe” et qui s’applique à l’entreprise d’extermination des Juifs par les nazis.

Solution finale : terme nazi pour décrire leur système d’élimination physique des Juifs.

Spiler : nom de mariage de Suzanne.

Spolier : dépouiller une personne, un groupe de ses biens.

Szuster : nom de jeune fille de Suzanne.

T

Tailleur : artisan qui confectionne des vêtements.

Témoigner : révéler, rapporter une situation vécue.

Tsigane : gens du voyage exterminés par les nazis au même titre que les Juifs.

U

UGIF (Union Générale des Israélites Français) : association juive créée et surveillée par les autorités d’occupation nazie et par celles de Vichy.

V

Vélodrome d’Hiver : lieu de compétition de cyclisme sur piste à Paris. À partir des 16 et 17 juillet 1942, c’est là que furent détenus

pendant plusieurs jours dans des conditions très précaires les milliers de victimes juives de la rafle du Vel'd'Hiv avant leur déportation vers le camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau.

Vichy : ville thermale de l'Allier. Siège du gouvernement collaborateur de Pétain de 1940 à 1944.

Vincent : femme qui recueillit et cacha pendant plusieurs jours les sœurs Szuster juste après l'arrestation de leur famille.

W

Wagons à bestiaux : wagons de marchandises où étaient entassés les déportés et qui servaient de transport vers les camps de la mort.

Wannsee : banlieue de Berlin où a eu lieu la conférence qui décida, en janvier 1942, des modalités de la « solution finale ».

X

Xénophobie : haine de l'étranger.

Y

Yiddish : ensemble de parlers dérivés de l'allemand et parlés par les Juifs d'Europe centrale.

Z

Zeilig : prénom polonais du père de Suzanne.

Zyklon B : acide cyanhydrique, un gaz utilisé par les nazis pour exterminer les Juifs dans les chambres à gaz.

*Toute reproduction ou représentation
par quelque procédé que ce soit,
constituerait une contrefaçon sanctionnée
par les articles L 335-2
et suivant le code de la propriété intellectuelle.*

Achévé d'imprimer
sur les presses numériques de
COM'IMPACT
85 route d'Alès - 30100 ALES - 04 66 52 88 41

Dépôt légal : 4^e trimestre 2016